

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*

DANS CE NUMERO :

Jean TORREUR - Raymond THOUSSON

Alain DUCLOS

de l'Académie Française

Willy BAL - Kalervo SILKKA

André GOOSSE - Georges S



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1984

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

SOMMAIRE

Ceux qui nous quittent

Maurice Delbouille	227
--------------------------	-----

Séance publique « Victor Hugo » du 15 décembre 1984

M. Jean Tordeur : <i>Hugo, poète oublié</i>	229
M. Raymond Trousson : <i>Hugo et le « roi Voltaire »</i> ...	240
M. Alain Decaux, de l'Académie française : <i>Hugo et la Belgique</i>	257

Séances mensuelles

Présentation de *l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*

Communication de M. Willy Bal à la séance mensuelle du samedi 10 novembre	267
---	-----

Le Kalevala ou la mémoire d'un peuple

Matinée littéraire organisée le 1 ^{er} décembre 1984 ..	283
Allocution de M. Georges Sion	284
Discours de M. Kalervo Siikala	288

L'Académie luxembourgeoise a cinquante ans

Allocution de M. Georges Sion le 27 novembre 1984 à Arlon	302
---	-----

Hommage à Willy Bal

Allocution de M. André Goosse	306
-------------------------------------	-----

Chronique	311
-----------------	-----

Catalogue des ouvrages publiés	316
--------------------------------------	-----

Ceux qui nous quittent

Maurice DELBOUILLE

Le 30 octobre 1984 s'éteignait à Chênée Maurice Delbouille, dont le temps avait fait le doyen d'élection de l'Académie. Il avait été élu en effet peu avant la grande coupure de la guerre, au cours de laquelle l'Académie, qui allait perdre plusieurs de ses membres, devait refuser toute activité publique, qu'il s'agisse d'élections ou de réceptions officielles.

C'est ainsi que le 15 avril 1946, l'Académie reprenait ses séances publiques par un événement peu courant : Charles Bernard, Secrétaire perpétuel, recevait officiellement trois membres à la fois : Thomas Braun, élu le 22 avril 1939 ; Marcel Thiry, appelé à l'Académie le 10 juin 1939 ; Maurice Delbouille, élu le 9 mars 1940. Chacun d'eux, naturellement, rappelait le souvenir de son prédécesseur. Maurice Delbouille, pour sa part, succédait à l'abbé Joseph Bastin qui était mort le 6 août 1939, moins de deux mois après sa réception officielle...

Philologue de la brillante école liégeoise où Maurice Wilmotte, Jules Feller et Auguste Doutrepoint l'avaient marqué et remarqué, disciple de Joseph Bédier au Collège de France, Maurice Delbouille était un grand médiéviste. Analyste et éditeur de textes anciens, il a beaucoup contribué à la connaissance des trésors inconnus ou mal connus du Moyen-Age français.

Les contributions de Maurice Delbouille aux travaux de l'Académie auront été considérables. Directeur, il avait prononcé le 14 mai 1949 l'éloge funèbre de Maeterlinck qui venait de mourir. Il avait, au fil du temps, reçu publiquement plu-

sieurs membres de notre compagnie : Julia Bastin, Louis Remacle, Arthur Langfors, Robert Guiette, Italo Siciliano. Il avait entretenu ses confrères de thèmes où son érudition et sa passion de la langue s'épanouissaient ensemble, comme une communication sur *Tristan et Iseut*, ou encore le discours prononcé en 1967, lors d'une séance publique, sur le thème *Destins de la langue française*.

Né à Chênée le 26 janvier 1903, Maurice Delbouille y est mort à 81 ans. Il habitait rue des Vignes, une des rues dont le nom atteste le passé vinicole de nos régions. Que cela soit un symbole pour un grand vendangeur du vieux français.

G. S.

SEANCE PUBLIQUE DU 15 DECEMBRE 1984

VICTOR HUGO

Discours de M. Jean TORDEUR

HUGO, POÈTE OUBLIÉ ?

Ouvrir la voie à deux orateurs, chacun éminent dans sa discipline, en parlant de la poésie de Victor Hugo, sur ce sujet si vaste et qui touche aux cimes tenir un propos inspiré mais bref, est-ce bien opportun ? Aller jusqu'à inaugurer sa célébration en se demandant si Hugo n'est pas un poète oublié, n'est-ce pas courir à contre-courant d'un sentiment unanime d'admiration à l'égard d'un géant ?

Pourquoi, en effet, parler de la poésie de Hugo alors qu'il n'est pas une seule part de son œuvre gigantesque — théâtrale, lyrique, romanesque, critique — qui ne soit aimantée par la fonction souveraine et globalisatrice qu'il a assignée à la poésie ? Dès lors, que l'on traite de sa philosophie approximative, de sa curieuse théologie rationaliste, de son militantisme social, de sa stupéfiante existence, n'est-ce pas toujours en fonction de celui qui a dit : *je suis un homme qui pense à autre chose*, de celui qui a su accrédi-ter comme nul autre l'image de l'inspiré ?

Pourquoi, au surplus, une réflexion sur sa poésie isolée de ce mythe massif, incontournable, qu'il a su devenir de son vivant et qui garde le privilège de demeurer assez fascinant à nos yeux pour que nous ne nous demandions pas trop de quel instrument il s'agit lorsque l'on évoque cet homme-orchestre ?

Pourquoi, enfin, se hasarder dans ce massif poétique particulièrement touffu alors que l'on peut objectivement croire qu'il n'est plus guère approché aujourd'hui ? Sommes-nous sûrs

que cette poésie garde encore, dans notre temps, des chances d'écoute et de mémoire ? Fargue disait voici cinquante ans, avec une malice mêlée de profonde tendresse, que Hugo, oui, était sans doute « un poète d'avenir ». Plus près de nous, Mauriac tenait qu'il était « le poète le moins lu en France ». Et, tout récemment, l'éloge convaincu que fait de lui Robert Sabatier dans sa monumentale « Histoire de la poésie française » ne s'en achève pas moins par cette constatation que nous pouvons, hélas, faire nôtre :

La situation de Hugo auprès du vaste public français reste la plus étrange qui soit. Parce qu'il est le plus célèbre, il est le plus méconnu. Parce que de grands poètes le suivent, on est tenté de l'éliminer à leur profit, sans se douter qu'ils lui sont tous plus ou moins redevables, ne serait-ce que d'un sens nouveau, visionnaire et magique de la poésie. Parce que l'œuvre est immense, on n'ose y pénétrer. Parce qu'il s'oppose à une vue cartésienne du monde, on le repousse...

Il n'est pas un mot de cet amer constat qui n'exprime une vérité attestée. Quelque chose, cependant, me retient de le trouver complet. Sans doute sommes-nous tous en défaut de ne pas nous immerger à corps perdu — et, surtout, à raison perdue — dans l'océan hugolien. Tout de même, il faut dire qu'il ne nous y a pas peu aidés en noyant ses splendeurs — qui sont évidentes et parfois sublimes — dans les flots d'une éloquence et d'une abondance qu'il ne songea jamais à endiguer. On dira que s'il avait été son propre critique — c'est le manque dont Valéry lui fait reproche — il ne fût jamais devenu cet excessif, ce furieux, ce débordant qui, en faisant fi de toutes les normes, échappe précisément aux critères habituels. C'est évidemment vrai. Comment nier cependant que sa monumentalité — cette espèce de statue qui le précède toujours — obstrue continuellement le champ de sa lecture et, parfois tout simplement, lui en tient lieu ?

Or ce gigantesque s'est conçu, organisé en lui et autour de lui dès ses débuts et — c'est, au reste, une surprise — il ne s'en est jamais départi au cours de sa longue vie. N'est-ce pas à 22 ans qu'il écrit dans la préface des « Odes », avec une impavidité sereine : *Le domaine de la poésie est illimité. Sous le*

monde réel, il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses... Le poète doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin... Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est celle de Dieu. A peine auteur, le voici qui se hisse et s'établit sans trouble dans un statut d'autorité et de responsabilité dont, à l'exclusion de tout autre, la poésie serait l'instrument magique et providentiel. Sans doute, cela n'est-il pas fait pour nous étonner : à l'aube du XIX^e siècle, le rôle messianique du poète est sur toutes les lèvres et, singulièrement, sur celles du garçon qui écrit à 15 ans : je serai Chateaubriand ou rien.

Nous savons jusqu'où le conduira, avec une intrépidité éblouissante, cette revendication d'un état de lyrisme tenu pour la seule clef de toute lucidité, pour le « sésame ouvre-toi » de toute connaissance : de la méditation rêveuse à la grave contemplation, de la contemplation à la vision, de la vision à la voyance, de la voyance à la trépidation de l'oracle, à la vaticination qu'assume l'interprète d'une divinité vague mais constamment invoquée (*nous sommes deux dans mon esprit : lui, moi*), comme l'atteste la dédicace qu'il fait des « Contemplations » à sa fille morte :

Outre tes mains et prends ce livre : il est à toi.
 Ce livre où vit mon âme, espoir, deuil, rêve, effroi.

 Ce livre azuré, triste, orageux, d'où sort-il ?
 D'où sort le blême éclair qui déchire la brume ?
 Depuis quatre ans, j'habite un tourbillon d'écume.
 Ce livre en a jailli : Dieu dictait, j'écrivais,
 car je suis paille au vent : va, dit l'esprit, je vais.

Nous savons qu'il s'institue alors lui-même un de ces *Mages*, un de ces *hommes-océans* comme il les nomme dans « William Shakespeare », qui, à travers les siècles, ont la charge d'écouter pour l'humanité, enchaînée dans ses terreurs, *le pas sourd de quelqu'un qui vient* :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres
 quand vous en avez parmi vous ?
 Les esprits conducteurs des êtres
 portent un signe sombre et doux.

Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre des hommes.

.....

Allez, prêtres, allez, génies !
Loin de nous, troupeaux soucieux,
loin des lois que nous établîmes,
allez goûter, vivants sublimes,
l'évanouissement des cieux.

Que sont ces vers sinon le développement majestueux de l'ordre de marche que se donnait le poète de 22 ans ? Hugo les écrit à Jersey en 1856, à 54 ans. Il est entré dans cet exil volontaire dont il dira : *j'y mourrai peut-être, mais je mourrai accru. Tout est bien.* Dans le belvédère qu'il a fait construire au-dessus de Marine-Terrace, ravagé de soleil ou de froidure selon les saisons, livré, solitaire, au seul spectacle des éblouissements du ciel, des rugissements ou des calmes de l'océan, il est vraiment vrai que, tout comme Rimbaud mais 25 ans avant lui, il se fait délibérément « voyant » avec des hallucinogènes plus élémentaires que ceux de Michaux. Comme Jonas absorbé par la baleine, il pénètre non sans tremblement dans la Bouche d'Ombre et dans ses abîmes. Il entame en même temps l'immense fresque de la « Légende des Siècles » par ce vers initiatique dont, l'eût-il connu, Mozart aurait pu s'inspirer (on songe à l'ouverture terrifiante de « Don Juan » : *j'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.*) Il édifie la somptueuse architecture de « La Fin de Satan », cette eschatologie dont la clef de voûte est la conversion de l'ange déchu, c'est-à-dire, symboliquement, la fin de tout mal. Il s'attelle à la tâche prométhéenne de cette « légende des religions » dont les 10.000 vers portent pour titre ce seul mot, il est vrai décisif : *Dieu.*

Ce sont ce qu'il appelle ses « livres missionnaires », ceux dont il dit qu'il faut les lire comme « les livres d'un mort », c'est-à-dire de quelqu'un qui est passé de l'autre côté de la vie. Il prescrit qu'ils seront publiés après sa fin, ce qui sera le cas. Il y est aidé par Moïse lui-même (vous savez que, entre 1853 et 1855, les tables tournantes disent assez communément à Hugo ce qu'il souhaite leur entendre dire) : *Echelonne dans ton testament tes œuvres posthumes de dix en dix ans, de cinq en cinq ans, fais pour le XX^e siècle une œuvre affirmative.*

... Une œuvre affirmative. Voilà ce qu'il faut retenir de cette intervention médiumnique au-delà du sourire narquois qu'elle peut certes faire naître. Ces trois mots-là signifient qu'il ne doute pas d'être lu dans le siècle où nous sommes. Et pourquoi n'en doute-t-il pas ? Parce qu'il est persuadé de révéler à ce siècle à venir une vérité inouïe : Hugo est, en effet le premier des modernes, avant Rimbaud, avant les surréalistes, puisqu'il tient, avec une force et une conviction sans pareilles, que la poésie peut vraiment « changer la vie ».

Ce nouvel évangile qu'il proclamait — et qui lui inspirait des vers d'une déroutante modernité tel celui-ci qui symbolise le miracle franciscain auquel aboutira la réconciliation universelle : *l'azur du ciel sera l'apaisement des loups* — ce nouvel évangile, il fut un temps où des lecteurs avides le reçurent avec ferveur. Pour avoir connu ce temps-là, Péguy et Romain Rolland en donnent témoignage. Le premier évoque cette grande édition des « Châtiments », composée sur deux colonnes, que l'on emportait en la cachant sous le bras parce que sa lecture pouvait être considérée comme subversive. Le second décrit ces réunions de gens simples au cours desquelles un homme du peuple se levait pour proférer — non, pour entonner — les vers vengeurs de « L'Expiation » et si, sous le coup de l'émotion, la mémoire du récitant venait à défaillir, un de ses voisins lui soufflait le vers oublié.

Finalement, ce sont sans doute ces quelque trente années, entre 1885 et 1914, avant que se lève la tourmente qui allait révéler la précarité du rêve hugolien, qui auront été les seules de sa survie naturelle parmi ce peuple de lecteurs non prévenus auxquels il avait fixé rendez-vous avec tant d'impérieuse confiance. On se transmettait le récit de son retour d'exil acclamé par cent mille personnes ou celui de ses fabuleuses funérailles. On tenait pour assuré que son souvenir défierait l'outrage du temps. Celui que l'on appelait familièrement « le Vieux » prenait des allures de Père éternel. Péguy, fasciné qu'il avait été dès ses douze ans par l'enseignement des grands vers historiques, allait jusqu'à échafauder, dans « Clio » une théorie — dont il devait secrètement se délecter — selon laquelle Hugo aurait disposé des dates de sa vie afin d'inscrire au mieux l'image de sa longévité dans l'image même du siècle :

Ceci étant, dit-elle (elle, c'est Clio et Clio, naturellement, c'est Péguy), il est constant qu'il a voulu être l'homme d'un siècle... Il a voulu dès le berceau être un homme séculaire, un chêne centenaire. Et il faut voir dans le détail comment il s'y est pris... Quand on veut s'emparer d'un siècle, la première mesure à prendre, c'est de ne pas naître avant le commencement de ce siècle. Cela, c'est la faute lourde. C'est la faute préliminaire. C'est la faute que commit ce grand étourdi de Lamartine. Né en 1790, disent les dictionnaires. C'était mal commencer. Ces dix années qu'il a mises entre 1790 et 1800 ne lui servent à rien... Et il ne suffit pas de ne pas naître avant le commencement du siècle. Il est extrêmement sage de naître un peu après le commencement du siècle... Celui qui est né en 1797 (Vigny) a l'air d'être né en 1800 et, ainsi, il perd trois ans. Mais celui qui naît en 1802 a l'air aussi d'être né en 1800. Et il gagne deux ans. Ceci pour naître... Et, de l'autre côté, celui qui meurt en 1885 emplit le siècle, il touche au but, il gagne quinze ans... Quelques œuvres posthumes savamment distribuées aideront d'ailleurs à ce remplissement...

Quant à ces œuvres posthumes, on sait quelle faveur elles acquièrent vers les années cinquante, après que le surréalisme s'y fût intéressé. Faut-il rappeler que leur réhabilitation d'alors s'accompagnait d'une indifférence marquée envers tout ce qui les avait précédées dans l'œuvre poétique ? Vingt ans plus tôt, par contre, Thibaudet les tenait tout simplement pour « inutiles » ! Au vrai, on péchait des deux côtés. Révélatrice pour les uns, négative pour les autres, la césure de l'exil partageait encore le massif en deux parts s'excluant mutuellement. On a commencé depuis à relever que les racines de la seconde poussent déjà profond dans le terreau de la première : dans « Feuilles d'automne », « La Pente de la rêverie » annonce « La Légende des siècles » et « Tristesse d'Olympio » préfigure « Les Contemplations » dès « Les Rayons et les Ombres ». A mesure que se révèlent ces convergences, c'est une trajectoire continue qui se substitue progressivement aux lignes brisées que l'on avait cru pouvoir discerner. Néanmoins, cette révélation, demeure toujours restreinte aux lecteurs exigeants : elle n'exerce aucune influence sur la connaissance courante de la poésie hugolienne que les enseignants tremblent aujourd'hui d'aborder si une émission de télévision ne leur assure pas une béquille secourable pour cette opération risquée.

Or c'est, me semble-t-il, la découverte de cette continuité qui devrait déclencher, en cette année 1985, l'appétit d'une nouvelle lecture de sa poésie, cette fois dans son ensemble et sans idée préconçue. Les critiques y découvrirait les surges qu'elle a répandus dans Baudelaire et dans Verlaine, dans Rimbaud et dans Lautréamont, jusque dans Mallarmé et, naturellement, pour nous, Belges, dans Verhaeren. Mais les lecteurs non préparés à cette surprise seraient plus simplement frappés par l'infinie diversité de son inspiration et par l'étourdissante variété de son écriture.

On pourrait dès lors rêver d'une anthologie idéale, comparative et commentée. Elle ne ferait pas l'économie des morceaux célèbres dont on dit trop facilement qu'ils ont gâté de goût que l'on peut prendre de Hugo alors qu'ils sont, eux aussi, exemplaires de son génie. Mais on l'ouvrirait largement à ce qui, littéralement, n'a jamais été lu. Et, surtout, on accompagnerait ces extraits inattendus d'une sorte de biographie émietée au fil de leur chronologie. Enfin, on l'illustrerait. Et, tout d'abord, de ces prodigieux dessins qu'un livre comme « La peinture irréaliste au 19^e siècle », de notre confrère Philippe Roberts-Jones situe à la vraie place qui est la leur : celle des maîtres. Je rêve de voir le dessin que Hugo a intitulé « Planète », ce globe en forme d'œil halluciné roulant dans les ténèbres, figurer face au premier vers de « La Fin de Satan » : *depuis quatre mille ans, il tombait dans l'abîme. J'attends de voir la guillotine de « Justitia » face à ce quatrain des « Contemplations » : que le mal détruise ou bâtisse/rampe ou soit roi/tu sais bien que j'irai, Justice/j'irai vers toi.* Puisque c'est la force de l'image qui définit Hugo plus que tout autre signe et que nous en sommes venus au temps de l'image-parole, je doute que lire d'un seul regard et ces vers frémissants et cette tête coupée n'accroisse pas le sentiment que l'on peut prendre de leur double sincérité.

Mais je verrais aussi dans ce livre des peintures ou des gravures du temps et non moins des photographies, d'autrefois ou d'aujourd'hui, qui rendraient palpable le climat dans lequel ces œuvres sont nées. Tant de ciels, de forêts, de ruisseaux, de plaines ont inspiré à ce paysagiste lyrique cette communion

constante, cet animisme profus dont la métaphore, dans ses vers, n'est pas un vain ornement mais l'expression intense d'un sentiment intime, bouleversé, qui peut encore nous toucher autant que les « Correspondances » de Baudelaire :

Crois-tu que l'eau du fleuve et les arbres des bois
s'ils n'avaient rien à dire élèveraient la voix ?
Non, l'abîme est un prêtre et l'ombre est un poète.
Non, tout est une voix et tout est un parfum.
Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un.
Une pensée emplit le tumulte superbe.
Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le verbe.
Arbres, roseaux, rochers, tout vit ! Tout est plein d'âmes...

On rencontrerait dans cette anthologie le convive galant de « La Fête chez Thérèse », le contemplateur jamais lassé de l'aube (*J'ouvris les yeux : je vis l'étoile du matin*), le metteur en scène inspiré des grandes images historiques (*Il neigeait. On était vaincu par sa conquête... Mil huit cent onze : ô temps où des peuples sans nombre...*), le maître de l'invective dans « Les Châtiments », celui qui greffe sur l'air de Malborough des syllabes d'airain (*Paris tremble, ô douleur, ô misère*), le père en chemin vers la tombe de sa fille (*Demain, à l'aube, à l'heure où fleurit la campagne/je partirai : vois-tu, je sais que tu m'attends*), le septuagénaire conquérant qui s'émeut du pied nu d'une blanchisseuse (*Elle était déchaussée, elle était décoiffée...*), l'annonciateur d'un âge d'or impensable (*Place au rayonnement de l'âme universelle... O nations, je suis la Poésie ardente*), le grand-père du « Jardin des Plantes », le superbe et malicieux dompteur du divin Pégase :

Il hennissait vers l'invisible,
il appelait l'ombre au secours ;
à ses appels, le ciel terrible
remuait des tonnerres sourds.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
les gazons par juin attiédés,
je lui montrais le pâturage
que nous nommons le paradis.

— Que fais-tu là, me dit Virgile,
et je répondis, tout couvert
de l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets Pégase au vert.

Ce sont là quelques aides-mémoire parmi les centaines de passages qui devraient être réunis dans ce livre dont nous savons bien qu'il ne verra jamais le jour et que tout lecteur devra le constituer pour lui-même. A mesure, au reste, qu'on le construit, on s'aperçoit de ses propres oublis. Comment ne pas rappeler encore ce chef-d'œuvre demeuré absolu : « Booz endormi », que Péguy tenait « pour l'unique réplique païenne au mystère de l'incarnation »...

.....

Et ce songe était tel que Booz vit un chêne,
 qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu.
 Une race y montait comme une longue chaîne.
 Un roi naissait en bas, en haut mourait un Dieu.

Peut-être alors, à voir se croiser tant de Hugos divers dans la luxuriance d'une liberté insoupçonnée, verrait-on s'animer aussi la statue de celui qui sut être à lui seul un moment pathétique et frémissant de l'humanité. Comment oublier jamais qu'il a partagé avec toute une époque la certitude que la dénonciation du mal constituait déjà son exorcisme ? Que dirait-il, grands dieux, s'il revenait au monde vérifier l'exactitude toujours tragiquement actuelle de cette phrase des « Misérables » : *à l'heure si sombre de la civilisation où nous sommes, le misérable s'appelle l'Homme. Il gémit sous tous les climats, il agonise dans toutes les langues.* Et comment jugerait-il notre temps dont il avait cru pouvoir dire : *le XIX^e siècle est grand mais le XX^e siècle sera heureux !* C'est vrai qu'il y a eu en lui une espèce de naïveté, elle aussi énorme. Avertissons-nous cependant qu'il allait, en quelque sorte, jusqu'à la revendiquer. N'écrit-il pas ceci dans « William Shakespeare » : *pour que le génie soit complet, il faut qu'il soit de bonne foi.* Et d'en tirer immédiatement la conséquence : *le grand dans les arts ne s'obtient qu'au prix d'une certaine aventure.*

Cette aventure, c'est trop peu dire qu'il l'a tentée. Il s'y est engagé sans se ménager d'arrières, sachant très bien le danger qu'il allait courir. Sur la fin de sa vie, les « réalistes » le traitaient de vieux fou et c'était la moindre des injures qui lui étaient adressées. C'est que cet idéaliste impénitent, à coup de grandes idées simples dont il ne pouvait — ni sans doute ne

voulait — mesurer la fragilité, était devenu un gêneur qui authentifiait la suppliante espérance des malheureux que sont, quelque part, au plus caché d'eux-mêmes, tous les hommes.

Il s'est immergé dans l'utopie au risque de s'y perdre au regard de l'avenir ? Il a travaillé « dans l'éternel » sans jamais faire défaut à l'événement ? Il est parti, « hors du temps », à la recherche d'une vérité qui n'est pas de ce monde ? Il a voulu, ainsi qu'il l'a écrit, *entrer dans l'infini quelle que soit la porte ?* Irons-nous lui en tenir rigueur parce que nous n'osons plus y croire ? Refuserons-nous d'écouter cette voix qui nous a légué le devoir de cette recherche dans un vers qui fait écho à Antigone : *l'homme est une prison où l'âme reste libre ?* Et serions-nous devenus assez aseptisés pour ne plus reconnaître avec lui que le mystère le plus insupportable opposé à l'homme, c'est celui, je le cite, de *l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du tombeau ?* Quelle timidité, quelle suffisance, quel dessèchement nous retiennent-ils de partager avec lui ces grands lieux communs qu'il a su porter à l'incandescence ? Serait-ce parce qu'il s'est élevé — autre naïveté ! — contre une littérature de lettrés, serait-ce parce qu'il a écrit : *Il semble qu'on lise sur le fronton d'un certain art : « On n'entre pas ».* Quant à nous, nous ne nous figurons la poésie que *les portes grandes ouvertes.*

S'il demeure vrai — et ce n'est pas niable — que Hugo est parfois à lui-même son propre repoussoir, soyons assez sincères pour convenir que nous nous en sommes bien accommodés, voire que nous pourrions redouter, en allant à lui, d'aller vers des zones de nous-mêmes que nous avons peu à peu oubliées. Il n'est pas sans danger de croire à l'incroyable. Il n'est pas sans péril d'être naïf. Et si nous le redevenions avec lui, grâce à lui ? Pour nous y aider, souvenons-nous de l'énergie continue qu'il a mise à faire mouvement, sans cesse et sans relâche, vers ces espérances qu'il brûlait de nous transmettre. Souvenons-nous qu'il a voulu percer non le mur du son mais celui du silence qui enveloppe la condition humaine. Non, il n'est pas vrai que Hugo soit seulement devenu sa statue. Si nous le voulons, si nous l'osons, il peut faire mouvement aussi en nous. Car, en vérité, il est peu d'hommes qui, autant que

lui, attestent la vérité permanente de cette parole d'Hölderlin et soyions assurés qu'il l'eût contresignée, lui qui se tenait pour un chaînon dans la marche de l'humanité : « *Nous ne sommes rien. C'est ce que nous cherchons qui est tout* ».

Discours de M. Raymond TROUSSON

VICTOR HUGO ET « LE ROI VOLTAIRE »

Il existe, dans ce que Victor Hugo appelait la haute région des esprits, des rencontres privilégiées, des affinités profondes constituant, à travers le temps et l'espace, la chaîne ininterrompue des génies qui façonnent l'humanité. Les âmes supérieures, explique le poète en 1864 dans *William Shakespeare*, unies par une parenté étroite, œuvrent à une tâche commune, se succédant selon une filiation mystérieuse, se complétant selon un plan dont nul ne connaît l'ordonnance. Rien de plus étranger au hasard que cet inextricable système de correspondances où chacun — mais il l'ignore — a sa place assignée, indispensable gravillon serti dans une mosaïque sans fin : « quelqu'un qui est très haut, pense Hugo, l'arrange ainsi ». Tous concourent, sans même le soupçonner, à l'accomplissement du projet, sans que jamais le fil se rompe ou qu'une contradiction mette en péril l'insondable dessein :

L'œuvre est mystérieuse pour ceux-mêmes qui la font. A des distances très grandes, à des intervalles de siècles, les corrélations se manifestent, surprenantes ; l'adoucissement des mœurs humaines, commencé par le révélateur religieux, sera mené à fin par le raisonneur philosophique, de telle sorte que Voltaire continue Jésus. Leur œuvre concorde et coïncide (XII, 225) ¹.

Ainsi, la discontinuité et la disparité apparentes des rêveurs n'attendent pas à la continuité profonde du songe. Que Hugo lui-même eût le droit de s'inscrire à son tour dans la théorie sans fin des porteurs de flambeau, il était certes le dernier à en douter : le poète-titan a prétendu incarner le XIX^e siècle tout

1. Nous citons d'après les *Œuvres complètes*. Ed. chronologique publiée sous la direction de J. Massin. Paris, Club Français du Livre, 1967-1970, 18 vol.

entier comme Voltaire, à ses yeux, avait été à lui seul le porteparole des Lumières. Si, dans *William Shakespeare*, Voltaire continue Jésus, Hugo, lui, a conscience de prolonger Voltaire. Mais la conjonction définitive de ces deux génies ne devait se réaliser ni sans heurts, ni sans débats, dans un affrontement qui durerait plus d'un demi siècle.

La rencontre a pourtant lieu très tôt. Comment eût-il pu en être autrement ? Par quelque chemin qu'on y pénètre, le milieu où grandit Hugo se révèle profondément voltairien. Son père, soldat de la République, récitait du Voltaire à sa future épouse ; mis en demi-solde par la Restauration, le général d'Empire demandera à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* l'inspiration — car il est poète lui aussi — de sa *Révolte des enfers*, long poème farci d'impiétés très XVIII^e siècle. Sa mère, Sophie Trébuchet, dont Hugo fera plus tard une farouche vendéenne, n'est pas moins nourrie d'un Voltaire qu'elle laisse lire à son fils à peine âgé de dix ans. C'est enfin le parrain de Victor, le général de Lahorie, qui, à l'époque où Sophie le dérobe aux poursuites de la police impériale en le cachant aux Feuillantines, offre à l'enfant le *Théâtre* de Voltaire, bientôt avidement dévoré.

D'autres fils encore rattachent le jeune Hugo au patriarche de Ferney. Edmond Cordier, directeur de la pension où il est interne de 1815 à 1818, a été, en 1778, le responsable de l'organisation de la cérémonie d'initiation de Voltaire lui-même à la loge maçonnique des Neuf-Sœurs. A Louis-le-Grand, où Victor fait ses classes de philosophie et de mathématiques spéciales, Jean-Baptiste Maugras, le maître de philosophie, est enthousiaste de Voltaire et l'on fait lire au jeune homme, sinon la *Pucelle* ou le *Dictionnaire philosophique*, du moins le théâtre, *La Henriade* et les œuvres historiques, dont Hugo se montrera toujours excellent connaisseur. Lorsqu'enfin, en 1817, un poème de l'adolescent obtient une mention de l'Académie française, le jeune auteur est félicité par le doyen de la Compagnie, François de Neufchâteau, que Voltaire lui-même avait jadis sacré poète et désigné comme son héritier. Neufchâteau, note spirituellement Hugo, fut charmé d'être à son tour « le Voltaire de quelqu'un » et transmit le flambeau à Victor, qui remercia

le vieillard dans une épître en vers où il acceptait officiellement la glorieuse filiation. Jamais, convenons-en, berceau de poète ne fut veillé par fées voltairiennes plus nombreuses et plus attentives !

Aussi bien l'ombre de Voltaire hante-t-elle les premiers essais littéraires de Hugo. L'auteur de *Zaïre* et de *Mérope* est toujours, vers 1815, l'une des grandes figures, avec Racine, du théâtre tragique. Lorsqu'il achève, le 1^{er} janvier 1817, sa tragédie d'*Irtamène*, le débutant se range hardiment aux côtés de ses illustres prédécesseurs, « ces demi-dieux du Théâtre français », revendiquant ainsi sa place dans la tradition classique. Dans sa poésie, de 1814 à 1818, il lui arrive plus d'une fois d'imiter Voltaire, de pratiquer sa causticité, son ironie et son anticléricalisme. A cette époque, on débat beaucoup, dans divers milieux, de la responsabilité des « philosophes » du XVIII^e siècle, et en particulier de Voltaire, dans la crise révolutionnaire. Fondateur, aux yeux des libéraux, des immortelles libertés de 1789, le défenseur de Calas apparaît aux conservateurs ultras comme le fossoyeur de l'Ancien régime, le destructeur de l'ordre social et de l'esprit religieux. Lorsque Hugo, en mai 1819, participe à un concours organisé par l'Académie française avec un long dialogue des morts intitulé *l'Institution du Jury en France*, on n'est pas surpris de le voir innocenter Voltaire :

Dans des temps moins pervers, Voltaire, tes écrits
N'auraient fait tort qu'aux sots, qui les ont mal compris.
Tu savais, en voilant la vérité sévère,
Que son flambeau parfois brûle autant qu'il éclaire.
Des fous l'ont ignoré ; mais, dis, oserait-on
Imputer au soleil l'erreur de Phaéton ? (I, 390)

Hugo, comme sa mère et ceux qu'elle fréquente, est monarchiste voltairien — entendons : partisan du trône sans l'autel.

Il a maintenant dix-huit ans : à cet âge, les opinions évoluent vite. A partir de 1819, sa lecture passionnée de Chateaubriand renverse ses convictions antérieures. Avec l'auteur du *Génie du Christianisme*, avec le Lamennais de *l'Essai sur l'indifférence*, à la lumière de Bonald et de Maistre, les théoriciens de la réaction, le jeune homme franchit un pas essentiel : royaliste,

certes, plus que jamais, mais désormais royaliste chrétien. Cette volte-face a aussitôt pour conséquence la condamnation sans appel d'un XVIII^e siècle dont la coupable philosophie a mené au cataclysme :

Pleure, ô siècle ! D'abord timide,
L'erreur grandit comme un géant ;
L'athée invite au régicide ;
Le chaos est fils du néant.
J'aimais une terre lointaine ;
Un Roi bon, une belle Reine,
Conduisaient son peuple joyeux,
Je bénissais leurs jours augustes ;
Réponds, qu'as-tu fait de ces justes ? (I, 813)

Conformément à la nouvelle idéologie de Hugo, le siècle sans ordre et sans foi fauteur d'une révolution parricide roule à l'abîme où sombrent les maudits. Le jeune poète est dès à présent l'homme qui écrira en 1822 dans la préface des *Odes* : « L'histoire ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses » (II, 5).

Hugo ne renie cependant pas sans mal son ancien credo : le nouvel ultra, quoi qu'il en dise, a le voltairianisme maternel chevillé à l'âme et l'on peut suivre, au fil des mois, son difficile combat contre le maître de son adolescence. En décembre 1819, à la fois pour rendre hommage à Chateaubriand, fondateur du *Conservateur*, organe du parti ultra-royaliste, et pour prendre rang parmi les défenseurs de la tradition, les trois frères Hugo ont lancé *Le Conservateur littéraire*, qui paraîtra jusqu'en mars 1821. Au risque de déplaire à ses nouveaux alliés politiques, Hugo continue d'admirer en Voltaire le poète, le dramaturge et, même s'il croit à présent à l'intervention divine dans les affaires humaines, l'historien de l'*Essai sur les mœurs*. Son attachement obstiné à Voltaire met Hugo dans une situation inconfortable devant ses amis ultras auxquels il s'efforce de donner des gages sans trop leur sacrifier celui qui est encore, malgré tout, son grand homme. Aussi entreprend-il, en avril 1820, ce qu'il nomme « une tâche délicate et difficile ». Elle l'est en effet puisqu'il s'agit de louvoyer adroitement entre le Charybde libéral et le Scylla royaliste en montrant un Vol-

taire emporté par son siècle impie, mais lui-même plus victime que coupable : « Il ne fut que léger, et il semble pervers ; il ne fut qu'imprudent, et il paraît coupable » (I, 596). Car enfin : démocrate, ce Voltaire qui méprise la canaille ? démagogue, celui qui refusait les lumières aux basses classes ? antiroyaliste, le chantre de Henri IV ? apologiste du régicide, le contempteur des Clément et des Ravaillac ? athée, celui que Diderot traitait de cagot ? Allons donc, qu'on y regarde de plus près : « pour dépopulariser Voltaire auprès de cette collection de niais, d'ignorants et de demi-savants qui se disent les libéraux, il suffirait de le leur faire lire ». Une concession pourtant, et de taille : Voltaire « a sa part dans les causes de nos désastres ; il contribua en riant à la démoralisation de son siècle ». En mai 1819, Voltaire n'était pour rien dans la Révolution ; un an plus tard, il y est bien tout de même pour quelque chose. Du moins Hugo se trouve-t-il encore dans la position qu'il attribuera à un personnage des *Misérables*, lequel, dira-t-il, « trouvait moyen d'être tout ensemble ultra-royaliste et ultra-voltairien » (XI, 61).

Pas pour longtemps. Au cours des trois ou quatre années qui suivent, la statue du dieu Voltaire se lézarde, se disloque et s'écroule. Les temps changent : le classicisme, incarné par Voltaire, subit les assauts du jeune romantisme. Qu'on ne parle plus, décrète Hugo, du poète épique à propos de la « aride *Henriade*, cette gazette en vers, où Voltaire a évité soigneusement la poésie » (II, 433). Les contes ? « Désolants d'incrédulité et de scepticisme » ; les comédies ? mortes ; les tragédies ? quelques beaux passages, mais bien inférieures à celles de Racine et surtout de Corneille. Un article paru en décembre 1823 dans *La Muse française* dénonce, et l'échec du littérateur, et la nocivité du publiciste :

En littérature, Voltaire a laissé un de ces monuments dont l'aspect étonne plutôt par son étendue, qu'il n'impose par sa grandeur : [...] c'est un bazar élégant et vaste, irrégulier et commode, étalant dans la boue d'innombrables richesses. [...] Vous y trouverez des parures pour vos salons et pour vos boudoirs ; n'y cherchez pas les ornements qui conviennent au sanctuaire. [...] Temple monstrueux, où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce qui n'est pas Dieu ! (II, 449)

Une double image discrédite cette œuvre avilie par l'impiété : celle d'un souk oriental encombré d'un désordre de toc et de pacotille, et celle d'un sanctuaire barbare où l'on sacrifie aux faux dieux. Sur le plan politique, c'en est fini des indulgences de 1820. Certes, le siècle entier fut coupable, mais il n'est pas de drames sans acteurs :

Qu'on se figure Voltaire jeté dans cette société en dissolution, comme un serpent dans un marais ; et l'on ne s'étonnera plus de voir l'action contagieuse de sa pensée hâter la fin de cet ordre politique. [...] Ce n'est pas lui qui rendit la maladie mortelle, mais c'est lui qui en développa le germe, c'est lui qui en exaspéra les accès. Il fallait tout le venin de Voltaire pour mettre cette fange en ébullition ; aussi doit-on imputer à cet infortuné une grande partie des monstruosité de la Révolution (II, 451-452).

Nous voilà loin du culte de naguère : Hugo a fait table rase des ferveurs anciennes, découvert en Voltaire l'homme de la sape et de la mine, l'émissaire diabolique riant au milieu des ruines du rire glacé des réprouvés. En littérature comme en philosophie, les temps modernes, religieux et doux, se doivent de refuser son héritage. « D'ailleurs, conclut Hugo en 1824, on ne recommence pas les madrigaux de Dorat après les guillotines de Robespierre, et ce n'est pas au siècle de Buonaparte qu'on peut continuer Voltaire » (II, 460). Dès le début de sa carrière, l'attitude de Hugo envers Voltaire est donc révélatrice de sa propre évolution esthétique, religieuse et politique.

L'offensive contre Voltaire littéraire, redoutable déjà en 1824, se fait impitoyable lorsque, trois ans plus tard, Hugo rédige la charte du drame romantique. Dans la célèbre *Préface de Cromwell*, le jeune chef d'école s'en prend féroce à la « littérature à paniers, à pompons et à falbalas » du siècle précédent. Le romantisme — c'est-à-dire, selon la formule fameuse, « le libéralisme en littérature » — estime urgent de ruiner en Voltaire le symbole, pour les esprits attardés, d'un pseudo classicisme : « Classiques ! Classiques ! Faites quelque différence dans votre culte et dans vos respects, entre ce qui est à la mode depuis cent ans, et ce qui est admiré depuis trois mille ans, entre la *Henriade* et l'*Iliade*, entre *Zaïre* et *Hécube*, [...] entre une vieille poupée et une statue antique »

(IV, 901). Car Voltaire — Hugo n'hésite plus à trancher net — n'a le mérite, ni de l'ancienneté, ni de l'invention. « On peut dire de Voltaire comme style et comme goût, qu'il continue le dix-septième siècle. Il n'a fait qu'un livre de plus pour la bibliothèque de Ninon » (IV, 953). Sa langue même est celle de son temps, inapte à la poésie, bonne tout au plus pour des philosophes, soit « sèche, claire, dure, neutre, incolore et insipide » (V, 32) ; son théâtre partisan est dépourvu d'universalité ; ses comédies sont des « faiblesses » sur lesquelles il est charitable de faire silence ; son épopée est un fiasco, sa poésie légère, futile. Aux yeux du jeune novateur, la chose est claire : Voltaire écrivain est mort. En 1849, il confirmera son jugement dans cette formule péremptoire : « Je range les tragédies de Voltaire parmi les œuvres les plus informes que l'esprit humain ait jamais produites » (VII, 225). Dès l'époque de *Cromwell*, l'auteur de *Candide* a cessé d'être une œuvre ; il lui restait à devenir un mythe.

Si Hugo a maintenant rompu avec l'esthétique classique, il n'évolue pas moins sur le plan politique. Dès 1827, ses convictions monarchistes et catholiques s'effritent, tandis que le souvenir grandissant de son père « vieux soldat » le conduit à la réhabilitation de Napoléon et de la Révolution. Le 23 mai 1829, son ami Alfred de Vigny enregistre tristement sa défection : « Il vient de me déclarer que, toutes réflexions faites, il quittait le côté droit ». A vrai dire, les temps sont difficiles, Hugo a applaudi à 1830, qui mettait fin à l'étouffante Restauration, mais Louis-Philippe n'est-il pas bien terne en face du mythe napoléonien ? En 1834, dans *Littérature et philosophie mêlées*, l'ex-ultra fait l'éloge de Mirabeau, le glorieux responsable de « la chute de la forme monarchique en France » (V, 216). Prenons-y garde : Mirabeau, non Robespierre. Hugo accepte 1789 ; il n'accepte pas — pas encore — 1793. Du même coup, il revient un instant à Voltaire. Mirabeau s'inscrit au terme d'une continuité historique dont Voltaire est l'origine : « Voltaire, en effet, c'est le dix-huitième siècle système ; Mirabeau, c'est le dix-huitième siècle action » (V, 27). Au travail de sape de Voltaire, le termite de l'ancienne société, succède le coup de cognée du démolisseur. La parole de Voltaire

égratigne, elle instille un poison dont on meurt à la longue ; celle de Mirabeau renverse : le logos se fait praxis. En résumé : « Voltaire, c'est un acide ; Mirabeau, c'est une massue » (V, 218).

Alors, Voltaire sauvé ? Que non ! Si, dans *Littérature et philosophie mêlées*, Hugo a suspendu son antipathie pour Voltaire, ses attaques reprennent de plus belle au cours des années suivantes. Le desséchant rationalisme voltairien a tué le rêve, la fantaisie, la poésie, mais il a fait pis encore ; dès le siècle de Louis XV, cette « orgie de taverne, où la démence s'accouple au vice » (V, 418), il a encouragé la perversion morale ; à la foi et à l'aspiration à l'idéal, il a substitué l'indifférence et le scepticisme : « On ne méprise plus, on ne hait plus, parce qu'on ne croit plus. Immense malheur ! Jérusalem et Salomon, choses mortes, Rome et Grégoire VII, choses mortes. Il y a Paris et Voltaire » (V, 47). Autrefois, dit Hugo dans *Le Dernier jour d'un condamné*, l'homme qui montait à l'échafaud perdait sa vie, mais sauvait son âme. Qui peut aujourd'hui, dans ce siècle d'incroyance, prendre sur lui de jeter dans l'inconnu « ces âmes telles que Voltaire les a faites » (IV, 493) ? Et ces pauvres, reprend Hugo dans *Claude Gueux*, comment leur ferez-vous prendre patience et supporter leur sort ici-bas, maintenant que Voltaire leur a enseigné que les cieus sont vides ? Si l'on ne veut pas apercevoir demain « le côté monstrueux des révolutions », voir déferler la marée des gueux qui grondent comme des chiens à la porte des nantis, il faut, pense Hugo, « ensemençer les villages d'évangiles », et il conclut : « C'est ce que savait déjà Jésus, qui en savait plus long que Voltaire » (V, 254).

Le masque sous lequel Voltaire hante le plus volontiers Hugo entre 1830 et 1840, c'est celui de l'éternel négateur. La Restauration a eu beau encourager le réveil religieux, cette génération vit le drame de la foi éteinte et d'un catholicisme pétrifié qui ne répond plus aux aspirations du monde moderne. Stendhal, Heine, Musset ou Nerval parlent — déjà — de la mort de Dieu. Voltaire, bien sûr, est le principal artisan de cette déroute où l'homme se sent le cœur vide et l'âme en deuil. Faut-il rappeler les vers si connus du *Rolla* d'Alfred de Musset ?

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
 Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ?
 Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
 Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
 Il est tombé sur nous, cet édifice immense
 Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.

.....

L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres ;
 Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.

Que la foi manque, que la détresse poigne les cœurs, Hugo le sait aussi, qui écrit :

Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
 De la religion qui vivait dans nos pères (V, 480).

Victor Hugo a renoncé à son catholicisme conformiste, non à son déisme fondamental. Dans *Les Chants du crépuscule*, en 1835, il met en garde la jeunesse contre

... cette sagesse impie, envenimée,
 Du cerveau de Voltaire éclore tout armée,
 Fille de l'ignorance et de l'orgueil (V, 435-436).

La France entière connaîtra bientôt, dans *Les Rayons et les ombres*, ce poème daté de juin 1839, avertissement à une jeune fille du peuple contre les séductions de Voltaire, « ce singe de génie/Chez l'homme en mission par le diable envoyé » (VI, 41), et l'anathème lancé à « Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie ». Le patriarche de Ferney est le corrupteur par excellence, et Hugo se sent le devoir de protéger une génération contaminée par un esprit d'irréligion qui, descendu de l'intelligentsia, envahit maintenant jusqu'au peuple.

Alors, Voltaire perdu ? Les attaques de 1830-1840 contre un Voltaire dénigré comme écrivain, honni comme pervertisseur des consciences donnent le sentiment d'une rupture irrémédiable. Et pourtant... Tout au fond de lui-même, Hugo n'en a pas fini avec l'idole de son adolescence. A côté du Voltaire sulfureux germent, timidement encore, d'autres Voltaires auxquels Hugo ne peut se retenir, inconsciemment peut-être, de s'identifier. Brocarde-t-on, au nom des classiques, le père du drame romantique, le voilà qui songe à Voltaire, jadis flétri au

nom de Corneille et de Racine ; la censure interdit-elle *Lucrèce Borgia*, Hugo rappelle les persécutions essayées par Voltaire. Il le dit même, vers 1850, en vers plaisants :

Fréron a bavé sur Voltaire
Et Rolle bave sur Hugo.
Mettez Rolle au temps de Voltaire,
Et Fréron au temps de Hugo,
Rolle aurait bavé sur Voltaire,
Fréron baverait sur Hugo (VII, 694).

En 1844, quelques années à peine après les condamnations prononcées dans *Les Rayons et les ombres*, le voilà qui apprécie bien autrement le génie voltairien et le rôle de l'homme en son temps : « Voltaire n'est précisément ni un grand poète, ni un grand philosophe. C'est un grand représentant de tout » (V, 1121). L'universalité de Voltaire, qui lui était autrefois comptée comme une faiblesse, est devenue la caractéristique de son génie. Est-ce parce que Hugo, poète, romancier, dramaturge, chef d'école, académicien et bientôt pair de France, a le sentiment de se rapprocher de ce modèle et le pressentiment qu'il pourrait bien être un jour tenu pour le représentant de son siècle comme Voltaire passait pour la synthèse du sien ? Il le déclare en 1845 à l'Académie : « On demandait au grand Frédéric quel roi il craignait en Europe, il répondit : *Le roi Voltaire* » (VII, 67). Il y a aussi, de plus en plus présent pour l'auteur du *Dernier jour d'un condamné* et de *Claude Gueux*, le Voltaire humanitaire, celui qui militait pour l'affranchissement des derniers serfs, l'homme de Sirven, de La Barre, de Calas. En 1848, l'admiration, revenue de loin, l'emporte : « Représentez-vous, dit-il à l'Assemblée, le dix-huitième siècle sans Voltaire, la France, l'Europe, le monde sans Voltaire » (VII, 174).

Ce Voltaire, comme le voilà changé ! Il n'est plus le naufrageur de l'âme moderne, mais l'intelligence rayonnant sur le monde, le défenseur des opprimés, l'apôtre de la libre pensée. Sans être partisan d'une République dont il estime que le temps n'est pas venu, Victor Hugo, de 1849 à 1850, s'est désolidarisé de Louis-Napoléon Bonaparte en qui il a fini par flairer le dictateur, il a rompu avec une droite catholique attentive à utiliser la religion comme instrument de stabilisation sociale. A

mesure qu'il glisse vers la gauche, il se rapproche de Voltaire. Quand, à propos de la fameuse loi Falloux sur le monopole de l'enseignement, il se heurte au parti clérical, c'est le vieux lutteur qu'il invoque comme champion de sa cause :

Si vous ne nous laissez d'autre alternative que le rationalisme ou le jésuitisme, nous choisissons le rationalisme.

Oui, si nous avons à choisir entre Voltaire et Loyola, nous choisissons Voltaire (VII, 264).

La réhabilitation est acquise ; l'apothéose n'est pas loin. En juin 1851, défendant lui-même son fils Charles dans un procès politique, le poète jette à l'avocat général :

Vous avez contre vous tout ce qui éclaire la raison, tout ce qui vibre dans les âmes, la philosophie comme la religion, d'un côté Voltaire, de l'autre Jésus-Christ ! (VII, 326-327)

Voltaire et Jésus, la Raison et la Pitié : deux apôtres. Au fil de l'évolution politique et religieuse de l'écrivain, l'émissaire diabolique, le ricaneur des années 1830-1840 s'est mué en rédempteur et en prophète. C'est quand la bourgeoisie inquiète, alliée à l'Eglise et vendue au second Empire, se débarrasse de la guenille voltairienne, qui a fait son temps, que Hugo la ramasse pour en faire un étendard.

Le 11 décembre 1851, après avoir vainement tenté de galvaniser le peuple des barricades, Hugo, sous le déguisement et avec le passeport de l'ouvrier Lanvin, quitte Paris pour Bruxelles avant de gagner les îles anglo-normandes. C'est le début d'un exil altier qui durera dix-neuf ans. Bénéfique pour l'œuvre, parfois pénible pour l'homme, l'exil grandit l'écrivain et le proscrit, comme il avait jadis grandi Voltaire. On y pense pour lui. Les Goncourt, par exemple, qui notent dans leur *Journal* : « L'éloignement est excellent pour la gloire et le retentissement d'un homme vivant : Voltaire à Ferney, Hugo à Jersey, deux solitudes qui riment ». Gageons que le poète lui-même y songe aussi, quand il écrit : « Bonté de l'exil. Voltaire est plus Voltaire à Ferney qu'à Paris » (XVI, 378).

A dater de l'exil, le nom de Voltaire se glisse plus souvent que jamais sous la plume de Hugo. De l'animosité du passé subsistent, assez peu nombreuses, des allusions hostiles. Le

poète ne pardonne pas au philosophe, non son anticléricalisme, mais un rationalisme outrancier destructeur de la foi elle-même. Il ne renonce pas non plus à la critique du littéraire, décidément bien mort, sauf dans ses contes. En 1853, il décrète, aussi sévère qu'au temps de la *Préface de Cromwell* : « Voltaire n'est pas complet. L'œuvre philosophique est immense, mais l'œuvre littéraire est infime » (IX, 1229). En 1864, dans *William Shakespeare*, il l'exclut de la liste des « hommes océans », où s'inscrivent Dante, Eschyle, Homère, Rabelais ou Cervantes. Voltaire n'est pas un génie littéraire parce qu'il ignore les ténèbres, l'inconnu, le colossal ; honte suprême, il a insulté Homère et Shakespeare. Son goût étriqué n'a pas franchi la barrière des modes ni transcendé son siècle.

Un autre Voltaire, qui ne cesse de grandir, fascine maintenant Hugo, un Voltaire dont il proclame l'hypostase :

Voltaire, si grand au dix-huitième siècle, est plus grand encore au dix-neuvième. La fosse est un creuset. Cette terre, jetée sur un homme, crible son nom, et ne laisse sortir ce nom qu'épuré... Voltaire a perdu de sa gloire le faux, et gardé le vrai. [...] Voltaire n'est ni un poète lyrique, ni un poète comique, ni un poète tragique ; il est le critique indigné et attendri du vieux monde ; il est le réformateur clément des mœurs ; il est l'homme qui adoucit les hommes. Voltaire, diminué comme poète, a monté comme apôtre » (XII, 295).

Ce Voltaire essentiel, Hugo l'aura sans cesse à ses côtés dans le combat philosophique et politique qu'il mène sans relâche depuis Jersey et Guernesey. Quel allié contre l'Eglise et le parti catholique qui ont, aux yeux du poète, trahit leur mission ! Avant le Dostoïevski des *Frères Karamazov*, il a songé à la parabole du Grand Inquisiteur :

Le knout bat la Russie et la faim mord l'Irlande ;
Rome aujourd'hui sur l'arbre où saigne Dieu proscrit
Reclouerait Jésus-Christ au nom de Jésus-Christ (IX, 943).

Dans l'ère de stagnation du progrès et de la civilisation que représente pour lui le règne de Napoléon III, Hugo dénonce avec amertume et colère la collusion des hommes d'Eglise et des hommes d'argent et lance contre eux la foudre des *Châtiments* :

Voltairiens, viveurs, fervente légion,
 Saints gaillards qui jetez dans la même gamelle,
 Dieu, l'orgie et la messe, et prenez pêle-mêle
 La défense du ciel et la taille à Goton (VIII, 634).

Contre ces rapaces et ces hypocrites, quelle autre ressource que la révolte ? L'indignation suscitée par le coup d'Etat a emporté la dernière réticence de Hugo à l'égard de la République et entraîne en même temps une réhabilitation décisive de la Révolution « mère des peuples », « geste de Dieu », annoncée par Jésus, préparée par Voltaire : « Après le départ de Jésus, la nuit a duré encore près de deux mille ans. [...] Mais le dix-huitième siècle est venu, avec Voltaire qui est l'étoile du matin, et la Révolution qui est l'aube » (XIII, 603). Et aujourd'hui, écrit Hugo à Michelet en 1856, Jésus, disjoint de son Eglise, épouse le combat voltairien :

Je ne puis oublier que Jésus a été une incarnation sanglante du progrès ; je le retire au prêtre, je détache le martyr du crucifix, et je décloue le Christ du christianisme. Cela fait, je me tourne vers ce qui n'est plus qu'un gibet, le gibet actuel de l'humanité, et je jette le cri de guerre, et je dis comme Voltaire : « Ecrasons l'infâme ! » (X, 1249)

De plus en plus souvent, de *La Légende des siècles* aux *Misérables*, des *Châtiments* aux *Travailleurs de la mer*, Hugo invoque Voltaire, le grand rebouteux des consciences. Son œuvre de doute est saine et bonne, son éclat de rire pulvérise la sottise et souffle les bûchers : sans défaillance, « Dans le bloc des erreurs noires/Voltaire enfonce ses coins » (XIII, 216), menant à la vérité, qui est une et simple. A lui seul, Voltaire incarne le XVIII^e siècle, devenu, pour Hugo comme pour Michelet, le grand siècle : « A qui est le dix-huitième siècle ? demande-t-il en 1864. A Louis XV, ou à Voltaire ? Confrontez Versailles à Ferney, et voyez duquel de ces deux points la civilisation découle » (XII, 320). Voltaire, c'est aussi le peuple français, aujourd'hui accablé sous l'obscurantisme et la dictature, alors que :

... pendant soixante ans sur sa cime avait lui
 Voltaire, cet esprit de flamme armé du rire,
 Ce Titan qui, proscrit, empêchait de proscrire,
 Ce pasteur guidant l'âme, enseignant le devoir,
 Et chassant le troupeau des dogmes au lavoir (XIV, 1061).

Voltaire enfin est plus qu'un siècle, plus qu'une nation. Dans une scène terrifiante de *Torquemada*, composé en 1869, on verra, aux quatre angles du quemadero où se tordent les suppliciés, les gigantesques statues rougies au feu des quatre évangélistes, que contemple, songeur, le moine fanatique. En 1867, dans *Paris*, texte rédigé à l'occasion de l'exposition universelle, Hugo avait d'avance opposé à cette vision d'horreur une allégorie significative :

Il manquera à ce palais de l'exposition ce qui lui eût donné une signification suprême, aux quatre angles, quatre statues colossales, figurant quatre incarnations de l'idéal : Homère représentant la Grèce, Dante représentant l'Italie, Shakespeare représentant l'Angleterre, Beethoven représentant l'Allemagne, et, devant la porte, tendant la main à tous les hommes, un cinquième colosse, Voltaire, représentant, non le génie français, mais l'esprit universel (XIII, 600).

Ce Voltaire universel, mythe de justice et de progrès, incarnation de tout le génie humain, nul doute que Victor Hugo n'en soit la réincarnation dans l'ère post-révolutionnaire. Plus les années passent, plus les similitudes s'accusent. Comme Voltaire, Hugo l'irréductible fustige le crime et l'intolérance ; proscrit lui aussi, comme Voltaire inondant l'Europe de ses œuvres, il est la conscience de son temps, multiplie les appels en faveur de la Pologne, de l'Italie, de la Grèce, de la Crète, prêche la paix au Congrès de Lausanne. Voltaire se battait pour Calas, Sirven, La Barre ou Etallonde, Hugo combat pour Tapner, Lecomte, Barbès ou John Brown. Jamais les deux exilés ne se sont mieux rejoints : solitaires et solidaires.

Quand le poète regagne enfin la capitale, le 7 septembre 1870, acclamé par une foule immense, il a bien dû rêver au retour triomphal, en 1778, du titan des Lumières, quand il rimait à mi-voix, faussement bonhomme et comme pour lui seul :

Tu rentreras comme Voltaire
Chargé d'ans, en ton grand Paris ;
Des Jeux, des Grâces et des Ris
Tu seras l'hôte involontaire ;

Tu seras le mourant aimé ;
 On murmurerà dès l'aurore,
 A ton seuil à demi fermé,
 Déjà ! mêlé de : Pas encore !

Tu seras marmot et barbon ;
 Tu goûteras la joie honnête
 D'être si bon qu'on te croit bête
 Et si bête qu'on te croit bon (XVI, 188).

Le culte élaboré au cours des années d'exil ne faiblira plus. Un Voltaire protéiforme — tantôt Jésus, tantôt paria ; ici victime, là vengeur — hante les dernières années de Victor Hugo. De plus en plus nettement, sa religion rejoint celle de Voltaire — le déisme, ou religion naturelle, à l'écart des Eglises dogmatiques :

J'admire un arbre en fleur plus qu'un bûcher en flamme ;
 Je suis peu furieux ; j'aime Voltaire enfin
 Mieux que saint Cupertin et que saint Cucufin (XV, 1090).

La vraie religion, sans fastes, sans enfer et sans dogmes, est celle de l'amour et du pardon. « Si j'étais le bon Dieu, dit le poète en songeant au pamphlétaire catholique Louis Veuillot, je serais un bon homme », et

Je ferais à Veuillot le tour épouvantable
 D'inviter Jésus-Christ et Voltaire à ma table,
 Et de faire verser mon meilleur vin, hélas,
 Par l'ami de Lazare à l'ami de Calas (XV, 915).

Le vieil Hugo occupe maintenant une position comparable à celle du vieux Voltaire. Dans *Religions et religion* ou dans *L'Ane*, il guerroie à la fois contre les darwiniens et les matérialistes athées qui font de l'homme une chose ou un animal, et contre les cléricaux et toute foi dogmatique. Aussi longtemps que la jeune République lui paraît moins menacée par la gauche que par la droite, toujours vigilante, l'effort de Hugo porte avant tout contre le cléricalisme ; après la crise du Seize-Mai et l'échec de la Restauration monarchique, on le verra tenir la balance égale entre les deux extrêmes, puis s'opposer aux scientistes et aux athées, toujours brandissant Voltaire, ici contre les cagots, là contre les impies, au point de se faire

traiter par Emile Zola, en 1880, de « croyant des anciens âges ».

Lorsque les républicains modérés organisent, le 30 mai 1878, la première grande manifestation en l'honneur de Voltaire ancêtre fondateur et père de la Révolution, nul ne paraît plus qualifié que Hugo pour prononcer son éloge. Dès les premières lignes de ce discours fameux, Voltaire apparaît, non en tant que littérateur — l'écrivain ne sera pas même évoqué — mais comme un être providentiel et désigné, l'incarnation des Lumières et de l'esprit de liberté : « Il était plus qu'un homme, il était un siècle. Il avait exercé une fonction et rempli une mission. Il avait été évidemment élu pour l'œuvre qu'il avait faite par la suprême volonté » (XV, 1428-1429). Hugo saluera le héraut de la justice et de la tolérance, l'ennemi de la féodalité et de la magistrature inique, le champion des nobles causes. Au grand dépit de la gauche, il ne célébrera pas le douteur, l'irrespectueux railleur de la foi ; au grand scandale de la droite, il osera montrer, unis, deux apôtres :

L'œuvre évangélique a pour complément l'œuvre philosophique ; l'esprit de mansuétude a commencé, l'esprit de tolérance a continué ; disons-le avec un sentiment de respect profond, Jésus a pleuré, Voltaire a souri ; c'est de cette larme divine et de ce sourire humain qu'est faite la douceur de la civilisation actuelle (XV, 1431-1432).

Ce Voltaire dont le message laïque coïncide avec la parole évangélique, c'est celui que Hugo a découvert voici maintenant plus d'un quart de siècle, lorsque le combat politique et philosophique et les amertumes de l'exil eurent pour toujours scellé l'alliance du proscrit de Guernesey et de l'exilé de Ferney.

Au fil de soixante années, la fidélité de Hugo à Voltaire fut une fidélité profonde et difficile : un long chemin sépare le jeune monarchiste ultra du vieux sénateur républicain, et Voltaire est un compagnon de route avec lequel ne manquèrent ni les querelles, ni les réconciliations. Bien plus : Voltaire est pour le poète, de sa fulgurante jeunesse à son éblouissant déclin, un daimôn familier, l'hôte habituel de sa pensée.

Chercher, au fil des pages innombrables de son œuvre, ce qu'il a dit de Voltaire, c'est suivre Hugo dans son devenir propre, c'est guetter l'essor et le déploiement de ses idées. Si le

poète de la *Légende des siècles* a rendu, à la fin de sa carrière, un si vibrant hommage à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, ce n'est pas seulement parce qu'il approuvait, à un siècle de distance, son action humanitaire. C'est parce que le Vieillard de la Mer se reconnaissait, toutes dissensions apaisées, dans le patriarche de Ferney. A sa suite, il s'inscrivait dans la longue chaîne des génies entrevue dans *William Shakespeare*. Sans doute Victor Hugo s'appliquait-il d'avance la formule par laquelle s'ouvrait son éloge de Voltaire en 1878 et qu'à notre tour, vingt lustres plus tard, nous lui appliquerions à lui-même : « Il y a cent ans aujourd'hui, un homme mourait. Il mourait immortel ».

**Discours de M. Alain DECAUX
de l'Académie française**

HUGO ET LA BELGIQUE

Lorsque votre secrétaire perpétuel a bien voulu me demander de venir parler devant vous de Victor Hugo, j'ai ressenti profondément l'honneur qui m'était fait.

Ceci d'abord en raison bien sûr du prestige de votre compagnie et de son rayonnement. Aussi parce qu'une partie de ma jeunesse s'est déroulée en Belgique et que, me trouvant aujourd'hui devant vous, je ressens un peu l'impression de donner tort au proverbe et de devenir prophète en mon presque pays. Enfin parce que le nom de Victor Hugo reste inséparable de la Belgique et que les séjours qu'il y a accomplis marquent certaines des étapes les plus considérables de sa vie.

Il a d'ailleurs tout dit lui-même, Hugo, lorsqu'il a écrit : « J'aime cette terre libre où il y a tant de nobles choses et tant de nobles cœurs ». Et encore : « Je ne suis parmi vous qu'un passant, mais un passant ami de votre histoire, de votre art, de votre pays ».

Un passant ? En vérité, il était beaucoup plus que cela.

Tout commence au mois d'août 1837. Le 16 août pour être précis. Ce jour-là il arrive à Bruxelles pour la première fois, après une halte à Mons. Il a trente-cinq ans et, déjà, derrière lui, un parcours fulgurant. « L'enfant sublime » salué par Chateaubriand après avoir été remarqué à quinze ans par l'Académie française, a donné, parvenu à l'âge d'homme, *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *Cromwell*, *Marion de Lorme*, *Hernani*, *Notre-Dame de Paris*, *Lucrèce Borgia*. Fondateur et chef de file de l'école romantique, sa gloire est immense. Toute l'Europe littéraire a les yeux fixés sur lui et envie son bonheur. Peu connaissent la tragédie intime

qu'il a traversée, du fait de son ami Sainte-Beuve qui lui a pris sa femme. Il eût sombré s'il n'y avait eu son œuvre, ses enfants et cette rencontre, lors des répétitions de *Lucrece Borgia*, d'une jeune comédienne de vingt-six ans : Juliette Drouet. Pour lui elle a tout abandonné, le théâtre, le luxe, le monde. Elle va se cloîtrer dans deux pièces misérables. Son but, son occupation, l'espérance de sa vie : attendre les quelques instants que l'homme qu'elle idolâtre lui consacrerait en fin de journée. Mais, chaque année, il lui accorde un voyage, ce qu'elle appelle son « pauvre petit bonheur annuel ».

Donc, en août 1837, Juliette accompagne Victor lorsqu'ils arrivent à Bruxelles. Ce qui n'empêche pas le poète d'écrire, dès le lendemain, à sa femme : « Chère amie, je suis tout ébloui de Bruxelles, ou pour mieux dire, de deux choses que j'ai vues à Bruxelles : l'Hôtel de Ville avec sa place, et Sainte-Gudule ». Pour lui, l'Hôtel de ville est « un bijou comparable à la flèche de Chartres ; une éblouissante fantaisie de poète tombée de la tête d'un architecte ». Il monte dans les tours de Sainte-Gudule et s'extasie : « Toute la ville sous mes pieds, les toits taillés et volutés de Bruxelles à demi estompés par les fumées, le ciel (un ciel orageux) plein de nuages dorés et frisés par le haut, coupés ras comme marbre par le bas ; au fond une grosse nuée lointaine d'où tombait la pluie comme du sable fin d'un sac qui se crève ; le soleil jouant dans tout cela : la magnifique lanterne à jour du beffroi se détachant sombre sur les vapeurs blanches ; et puis le bruit confus de la ville qui montait, et puis la verdure des belles collines de l'horizon, c'était vraiment beau. J'ai tout admiré comme un provincial de Paris que je suis, tout, jusqu'au maçon qui cognait sur une pierre et qui sifflait à côté de moi ».

Comment ne pas sentir, dans le frémissement de cette prose, à la fois l'exaltation de la découverte et la certitude d'une adhésion à un cadre, un climat, un pays ? Lors de ce premier séjour, il adresse, en dix-sept jours, dix lettres à sa femme, évoquant les monuments, les villes, les paysages, mais aussi ceux qui les peuplent. Le voilà à Louvain, à Malines, à Anvers. Et d'ailleurs, c'est entre Anvers et Bruxelles, que pour la première fois, il monte en chemin de fer. Nouvel émerveillement,

car la vitesse — trente kilomètres à l'heure — démultiplie ses sensations de poète : « La rapidité est inouïe, écrit-il. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ; plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon ». Plus il découvre la Belgique et les trésors qu'elle contient, et plus il s'exalte. A propos de Rubens à Anvers, il s'écrie : « Je suis épuisé d'admiration ». Et, parlant de la *Vierge et l'enfant* de Michel-Ange, rencontrés à Bruges, il note : « Je suis resté longtemps comme agenouillé ».

En 1840, il accomplit un second séjour en Belgique. Cette fois, c'est la Wallonie qu'il parcourt et décrit. Et moi que mon enfance a conduit si souvent dans la vallée de la Meuse, entre Givet et Dinant, j'aime à relire l'expression de son amour pour quelques-uns de ces paysages vers lesquels, après tant de détours à travers le monde, je reviens toujours le cœur battant, ne cherchant pas seulement à retrouver mon jeune âge mais à me replonger dans la beauté. Sur le troisième séjour, en septembre 1850, nous sommes moins informés. Nous ne connaissons de lui qu'un dessin qui prouve qu'il est revenu à Malines.

Mais voici que Victor Hugo va devenir dans votre pays non plus un touriste, mais un habitant. Je ne retracerai pas ici son évolution politique. Acquis dès 1828 aux idées libérales, il se pose en 1851 en opposant au prince-président Louis-Napoléon et lorsque celui-ci, au 2 décembre, viole son serment, il lui déclare une guerre que l'on peut bien dire personnelle. Pendant trois jours, il anime la résistance, dicte des affiches fulgurantes, court sur les barricades. Combat héroïque mais vain : les Français approuvent Louis-Napoléon. La tête de Victor Hugo est mise à prix. Il doit fuir. Le 11 décembre 1851, à 8 heures du soir, Juliette Drouet, qui lui a trouvé un déguisement d'ouvrier et un passeport au nom de Lanvin, typographe, le conduit à la gare du Nord, à Paris. Le train arrive à Bruxelles le lendemain au petit matin. Hugo est sauvé, mais son exil commence.

Il y a quelques mois, je me trouvais sur la Grand-Place, ici, à Bruxelles et je cherchais des yeux les fenêtres des logements successifs habités par Hugo.

A son arrivée, il avait séjourné quelque temps à l'hôtel de la Porte Verte, 31, rue de la Violette, qu'un contemporain, apparemment bien informé, déclare « de réputation douteuse ». On lui avait affecté la chambre n° 9. Mais lui ne rêvait que de la Grand-place. Sans cesse, ses pas l'y conduisaient. Chaque jour, il revenait rêver devant ces trésors d'architecture. Quand on lui a parlé d'une chambre libre, là, sur cette place, il n'a pas osé y croire. Il y a couru, a signé aussitôt avec le propriétaire. Il s'est installé sous le nom de M. Lanvin, prévenant son hôte que, si l'on demandait M. Lanvin, c'était lui, et que si l'on demandait M. Victor Hugo, c'était encore lui : « Ainsi, écrivait-il, je vis là sous mes deux espèces ».

Et là, il s'est remis à écrire. Il est tout frémissant du combat dont il sort à peine. Il note : « C'est le Bonaparte, le Bonaparte seul qu'il faut maintenant prendre corps à corps ». Il commence donc à rédiger ce qui sera *Histoire d'un crime*, récit où il veut consigner l'histoire du coup d'Etat. Le sujet lui va comme un gant. Le ton épique lui est familier. Il ne traite pas seulement du 2 décembre comme d'un fait historique mais en tant qu'affrontement grandiose du Bien et du Mal. Dans son esprit, ce livre n'est rien d'autre qu'une machine infernale dont Louis-Napoléon ne se relèvera pas.

Le 1^{er} décembre 1852, sans quitter sa chère Grand-Place, Hugo passe du n° 16 au n° 27. Il a découvert, en face de l'Hôtel de Ville, sous l'enseigne d'un marchand de tabac, la demeure de son goût. Je l'ai visitée, cette maison. La boutique d'un marchand d'oiseaux et un magasin où l'on vend de la dentelle ont remplacé le débit de tabac. Accueilli avec une courtoisie que je n'oublierai pas, j'ai pu gravir l'escalier étroit qu'empruntait Hugo et m'arrêter à la vue — inoubliable — que le proscrit avait de sa fenêtre. Là, remettant à plus tard l'achèvement de *l'Histoire d'un crime*, c'est à un pamphlet qu'il travaille, dont le titre exprime bien l'ambition : *Napoléon-le-Petit*. Le Hugo de ce temps-là, c'est Juvénal à Bruxelles. Sous sa plume d'oie — il ne pourra jamais user d'aucune autre —

l'invective le dispute à l'humour, la haine au mépris. Ce qui l'anime, c'est une inspiration démesurée, torrentielle, souvent injuste, mais superbe.

La dernière ligne, il l'a écrite là, sur la Grand-Place. Il s'est entendu avec un éditeur anglais. On décide de mettre sans tarder l'ouvrage sous presse. Mais il faut être lucide, et Hugo l'est. Il sait parfaitement qu'une telle publication ouvrira l'ère des persécutions. Le gouvernement de Louis-Napoléon ne cesse de présenter à celui de Bruxelles des remontrances au sujet de l'accueil trop indulgent réservé aux opposants français. Les journaux bruxellois se font l'écho d'une angoisse qui monte. On parle même d'un rassemblement de forces armées françaises aux frontières de la Belgique. Hugo voit autour de lui trop de visages inquiets pour ne pas se dire que sa présence en Belgique risque de causer de graves ennuis à cette nation qui l'a accueilli. Il va donc prendre les devants et partir pour Jersey.

Le 31 juillet 1852, accompagné de son fils Charles, il quitte Bruxelles pour Anvers où il s'embarque sur un vapeur qui le conduira d'abord en Angleterre puis dans cette île anglo-normande qu'il a choisie parce que, alors, on y parlait français et aussi parce que, de là, on voit la France.

Guernesey a succédé à Jersey. Les siens l'ont rejoint : sa femme, ses deux fils, la fille qui lui reste. Mais si l'exil pour lui se révélera comme un stimulant de sa création et lui inspirera peut-être ses plus grands chefs-d'œuvre : *les Contemplations*, *Dieu*, *la Fin de Satan*, *les Misérables*, *la Légende des siècles*, *les Travailleurs de la Mer*, il faut songer à sa famille sur qui peu à peu va peser un ennui auquel nul n'échappera. Adèle quittera son mari de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, venant s'installer à Bruxelles et, de là, gagnant Paris. L'un après l'autre, Charles et François-Victor rejoindront leur mère, cependant que la jeune Adèle, en poursuivant jusqu'en Amérique un jeune officier anglais, tentait de rejoindre un mirage qui, en s'éloignant d'elle, la conduira à la folie.

Par la force des choses, Hugo, resté seul dans son île, va donc reprendre le chemin de la Belgique pour aller vers une

famille qui, elle, ne va plus vers lui. Chaque année, à partir de 1861, il va accomplir un séjour en Belgique. A Bruxelles, il descend dans la maison qu'a louée Adèle. D'abord, elle s'était installée rue de l'Astronomie — le lieu a disparu lors des dernières rénovations de votre capitale — puis elle s'est transportée tout près de là, place des Barricades, au n° 4. J'ai rêvé devant cette maison, face à la statue d'André Vésale. En bas, une porte et une fenêtre. Deux fenêtres à chacun des deux premiers étages. Trois fenêtres à l'étage mansardé. C'est là qu'habite Adèle. Là qu'habite Charles. Là qu'habite François-Victor. Quand Hugo, chaque année, y paraît, il ressent un peu l'impression d'être reçu en invité. Alors, il repart, visite les Ardennes, retourne chaque fois à Bouillon et à Orval. Il revoit, avec le même bonheur, Louvain, Courtrai, Beloeil, Gand et Bruges.

A l'aller ou au retour, il s'arrête place des Barricades. Jules Claretie, jeune journaliste, l'y a vu pour la première fois. Il a gravi les petites marches de pierre de la porte d'entrée. On l'a introduit à droite dans un salon exigü — tout ému de rencontrer l'homme illustre : « Je regardais cette pièce, écrira-t-il, où la lumière filtrant à travers les persiennes fermées contre le soleil d'août éclairait des tableaux, des cadres, un portrait de M^{me} Victor Hugo, des peintures, des dessins que je devinai de Victor Hugo lui-même, avant d'en avoir lu la signature : marines noirâtres, bouées rouges ballottées par des vagues d'encre, une tempête digne des *Travailleurs de la Mer* et partout, avec cette dédicace : *A mon fils Charles*, cette inscription : *Ma vie*. Ce salon était meublé en vieux chêne ; il y avait des albums sur la table et — je ne sais pourquoi j'en fus surpris — un numéro du *Petit Journal* ».

Claretie est seul, il attend : « Ce qu'était Victor Hugo, pour nous, jeunes gens, dira-t-il encore, c'est ce que devait être l'empereur pour les grenadiers de sa garde ». Tout à coup, au-dessus de sa tête, des pas, des pas un peu lourds dont « la ferme pesanteur » continue dans l'escalier. La porte s'ouvre, Hugo apparaît, en vareuse de flanelle rouge, cordial, quasi paternel, avec des yeux très noirs, profonds, une barbe presque blanche, les cheveux hérissés dressés sur le front, très blancs.

Claretie lui voit une jolie main grasse qui serrera très fort la sienne. Il sera frappé par la voix, « caressante, persuasive, un peu criarde dans les notes élevées ».

— Asseyez-vous donc, dit Hugo, et parlons de Paris.

C'est encore à Bruxelles que naîtront son petit-fils Georges, sa petite-fille Jeanne. Le 24 août 1868, Victor emmène en promenade son épouse Adèle. Depuis quelque temps, elle se porte fort mal : le cœur. Ce jour-là, elle montre de la gaité, lui beaucoup de tendresse. Le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, brusquement, Adèle s'effondre : attaque d'apoplexie. Les médecins, appelés en hâte, constatent un état hémiplegique avec paralysie du côté droit. Toute la nuit, Hugo et ses fils la veillent. Elle mourra le 27, à 6 heures du matin. Au moment où on la couchera dans son cercueil, Hugo écrira : « J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'en ai entouré sa tête. J'ai mis autour de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage ; j'ai ensuite semé des fleurs sur tout le corps et j'en ai rempli le cercueil. Puis je l'ai baisée au front et je lui ai dit tout bas : « Sois bénie ! ».

Hugo et ses deux fils vont accompagner la morte jusqu'à la frontière française. Ils voient le train s'éloigner. Elle a choisi de reposer à Villequier, à côté de Léopoldine, sa bien-aimée.

L'été suivant, il revient, comme chaque année, place des Barricades. Et encore en 1870. Avant de quitter Guernesey, alors que se précisaient les risques d'une guerre franco-allemande, il a planté dans son jardin un jeune chêne. Il l'a intitulé : le chêne des Etats-Unis d'Europe. Une certitude l'habite : quand ce chêne sera grand, l'Europe ne fera plus qu'une seule nation et il n'y aura plus jamais de guerre. Le 4 septembre, après Sedan, le peuple parisien envahit le Palais-Bourbon et proclame la déchéance de l'Empire. Aussitôt, Hugo décide qu'il rentrera le lendemain par le train de 2 h 35. A l'heure dite, Jules Claretie — toujours lui — accouru de Paris pour assister à l'événement unique, est à la gare. Il voit Hugo se présenter au guichet, coiffé d'un chapeau de feutre noir. Une sacoche de cuir, maintenue par une courroie, pend à son côté. Au moment où, pour demander huit billets pour Paris, il s'adresse à l'employé, il regarde instinctivement sa montre,

comme s'il voulait marquer l'heure exacte où allait finir sa proscription. Se tournant vers Claretie, il dit, très pâle, très ému :

— Voilà dix-neuf ans que j'attends ce moment-là !

On le reverra encore une fois à Bruxelles. Son fils Charles est mort brutalement à Bordeaux où s'était transportée l'Assemblée nationale dont Hugo faisait partie. Il a ramené sa dépouille dans votre capitale et s'est trouvé absent de Paris pendant que s'y déroulaient les terribles soubresauts de la Commune. Il n'a pas approuvé la Commune. Hugo était un légaliste, il s'était toute sa vie battu pour le suffrage universel. Dès le moment où le peuple disposait d'un bulletin de vote, il estimait criminel qu'il s'insurgeât. Mais, quand M. Thiers a lancé ses troupes à l'assaut de Paris, dès qu'on s'est mis à massacrer dans les rues, la grande voix de Hugo s'est fait entendre. Des Français n'ont pas le droit de s'en prendre à d'autres Français ! Il le dit avec force : il faut juger d'abord, puis condamner peut-être. Toute exécution sommaire n'est pas excusable. Le ministère belge des Affaires étrangères vient de proclamer que les frontières de la Belgique seraient fermées aux ex-communards. Aussitôt, Hugo publie dans la presse une lettre ouverte informant que lui-même accorde l'asile refusé dans sa maison de la place des Barricades, n° 4.

Le soir du même jour, chez lui, tout dort, il est minuit et demi, Hugo vient de se coucher. Il va s'endormir quand on sonne. Il écoute : qui peut venir à cette heure ? Il se lève, tout ensommeillé, ouvre la fenêtre. Il aperçoit une foule d'hommes sur la place. Il a compris. Il crie : « Vous êtes des misérables ! » Une grosse pierre vient briser la glace au-dessus de sa tête. Le rideau s'envole. On entend des cris : « A mort, Victor Hugo ! A mort Jean Valjean ! A la lanterne ! A la potence ! A mort le brigand ! Tuons Victor Hugo ! » La foule mauvaise a commencé l'assaut de sa maison. Cela va durer deux heures. Le vieil homme attend, ses petits-enfants sur les genoux, la petite Jeanne, le petit Georges. Heureusement la porte tient bon et aussi les volets du rez-de-chaussée. N'importe, pendant deux heures, le vieux poète a cru qu'il allait mourir. Il écrira :

« J'étais sans armes. Je n'avais pas même une canne. J'ai vu de près cette vilaine mort, l'assassinat. L'assaut a eu trois reprises furieuses. Puis il y avait des silences. Dans les intervalles, j'entendais au fond de la place le chant du rossignol. »

Le résultat fut paradoxal. Le surlendemain, Hugo était expulsé de Belgique. Il faut dire, en réponse à cet acte de police, que de véhémentes protestations se firent entendre, provenant de Belges de toutes origines et de toutes tendances. La décision n'en fut pas moins maintenue. Le 1^{er} juin 1871, Hugo quitta Bruxelles, à 12 h 30, avec les siens, pour arriver à 7 heures du soir à Luxembourg. Il ne reverra plus la Belgique.

Il a toujours su et toujours dit que ceux qui avaient donné l'assaut de sa maison n'étaient que les parents d'autres qui, à Versailles, crachaient sur les communards conduits à bout de forces au camp de Satory, cependant que leurs femmes tâchaient de crever les yeux des prisonniers du bout de leurs ombrelles. Les ultras sont de tous les pays.

Il n'en a jamais voulu à la Belgique. Il a dit encore : « Je l'aime, votre Belgique, elle a pour moi cette beauté suprême : la liberté ».

Surtout, évoquant ici les rapports de Victor Hugo avec votre pays, c'est une autre image dont je veux me souvenir, celle qui se situe en 1861 à l'hôtel des Colonnes à Mont-Saint-Jean. Pour écrire le chapitre de Waterloo des *Misérables*, il avait tenu à se rendre sur le terrain. Avec Juliette Drouet, il avait exploré longuement la terre de Waterloo labourée par la mitraille. Il avait cherché la trace des biscayens dans les murs. Il s'était attardé au chemin creux. Il avait interrogé des paysans pour s'attirer des répliques comme celle-ci :

— Monsieur, donnez-moi trois francs ; si vous aimez, je vous expliquerai la chose de Waterloo.

Sur place il a rédigé les pages inoubliables qui évoquent l'affrontement des peuples et des rois. Le 18 juin 1861, pour le 46^e anniversaire de la bataille, Juliette et lui sont toujours à Waterloo. Enfin, le jour est venu où il va pouvoir écrire à Auguste Vacquerie, son fidèle disciple : « Ce matin 30 juin, à 8 heures et demie, avec un beau soleil dans mes fenêtres, j'ai fini *les Misérables*. » Il veut dire par là que Jean Valjean est

mort, que Cosette et Marius, ayant pris conscience de la grandeur de son sacrifice, sont allés répandre des larmes sur cette tombe où Hugo a voulu que soient gravés ces vers :

Il dort : quoique le soir fût pour lui bien étrange,
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange ;
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.

Ce dont je veux me souvenir, c'est que l'un des plus grands chefs d'œuvre que l'humanité ait enfanté a été achevé près d'ici, chez vous. En Belgique.

SEANCE MENSUELLE

Présentation de *l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*¹

Communication de M. Willy BAL
à la séance mensuelle du samedi 10 novembre 1984

Si l'étude des faits de variation régionale du français bénéficie, dans un pays comme la Belgique, d'une longue tradition², dans laquelle s'inscrivent d'ailleurs en bonne place les travaux de plusieurs membres de l'Académie, il faut, sur le plan de la linguistique française en général, attendre la fin des années 1960 pour que la recherche de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler les « régionalismes » prenne une véritable ampleur,

1. Equipe IFA (A.E.L.I.A.), Montréal, AUPELF - A.C.C.T., 1983, LIII + 551 p. L'Equipe IFA, qui adhère comme groupe de travail, à l'Association d'études linguistiques interculturelles africaines (A.E.L.I.A.), est composée comme suit : *Rédacteurs* : Bénin : Suzanne Lafage ; Cameroun : Jean-Roland Deltel, Rachel Efoua-Zengue, Jean Tabi-Manga, Gervais Mendo Ze ; Centrafrique : Gaston Canu ; Côte d'Ivoire : Suzanne Lafage ; Haute-Volta (maintenant Burkina Fasso) : Suzanne Lafage ; Mali : Ambroise Queffélec, Francis Jouannet ; Niger : Ambroise Queffélec, Christine Queffélec ; Rwanda : Jean-Luc Rondreux, Spiridion Shyirambere ; Sénégal, Equipe du CLAD : Jacques Blondé, Pierre Dumont, Dominique Gontier, Equipe du département de linguistique : Geneviève N'Diaye-Corréard, Jean Schmidt ; Tchad : Jean-Pierre Caprile ; Togo : Suzanne Lafage ; Zaïre, Sully Faïk ; *Coordonnatrice* : Danièle Racelle-Latin ; *Président du Conseil scientifique* : Willy Bal.

2. Voir notamment J. POHL, *Les Variétés régionales du français. Etudes belges (1945-1977)*, Bruxelles, 1979.

un caractère systématique et un visage nouveau³. Les raisons de ce retard sont multiples : il n'entre pas dans notre propos présent de les analyser.

Quelques faits et dates peuvent servir de repères dans l'évolution de ces études. En 1967⁴, lors d'une réunion de l'AUPELF tenue à Montréal, le regretté Pierre Guiraud avait lancé l'idée de créer un « centre de recherches pour l'étude des parlers français (en France et hors de France) », c'est-à-dire, précisait-il, « dans la terminologie de Damourette et Pichon, des « usances » ou variétés locales du français (à l'exclusion des dialectes) ». Y fit suite en 1968 un colloque organisé à l'initiative du « Centre d'Etude des Relations Interethniques » de Nice, consacré aux ethnies francophones et spécialement aux créoles et aux français régionaux⁵. En 1973, la revue *Langue française* (Paris) consacrait un fascicule aux « parlers régio-

3. Pour une vue d'ensemble, cfr Georges Straka, « Où en sont les études des français régionaux ? » dans : Conseil international de la langue française, *Le français en contact avec : l'arabe, les langues négro-africaines, la science et la technique, les cultures régionales, Sassenage 16-20 mai 1977*, Paris, CILF, 1977, pp. 111-126. Du même auteur, « Les français régionaux. Conclusions et résultats du colloque de Dijon » dans *Travaux de linguistique et de littérature* publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg, XV, 1, Strasbourg, 1977, pp. 227-242. Du même auteur, « Problèmes des français régionaux » dans : Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5^e série, t. LXIX (1983-1), pp. 27-66. On pourra voir aussi : Willy Bal, « Genèse et travaux de base » dans *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. Introduction, pp. XV et XVI ; René Andrianne, « Belgicisms et canadianismes : pertinence et définition » dans *Langues et Cultures. Mélanges offerts à Willy Bal. 3. Linguistique comparative et romane*, Louvain-la-Neuve, 1984, pp. 5-16.

4. Signalons toutefois que, dès 1957, Kurt Baldinger avait attiré l'attention des lexicologues et des lexicographes du français sur l'importance de ces phénomènes, par différents travaux, dont notamment une « Bibliographie provisoire concernant le français régional » (dans *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes*, Colloque de Strasbourg, 1957, Paris, C.N.R.S., 1961, pp. 164-174).

5. *Le Français en France et hors de France*. I. *Créoles et contacts africains*. II. *Les français régionaux*. *Le français en contact* = *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, n° 7, 1^{er} trimestre 1969 et n° 12, octobre 1970.

noux ». La même année à Dakar, la Fédération du français universel réunissait une biennale sur le thème : « Le français hors de France » : on y traitait notamment de faits de contacts linguistiques et des particularités de divers usages du français observés au Québec, en Louisiane, en Suisse, en Afrique ⁶. C'est dans ces mêmes assises que Maurice Piron développait son éloquent plaidoyer « Pour un inventaire général des « usances » de la Francophonie » ⁷. Il osait y dire, entre autres choses, que des « termes de français régionaux ou marginaux (...) mériteraient leur légitimation dans le français universel », qu'« il existe ailleurs qu'à Paris, et même qu'en France, des mots dont le français peut avoir besoin », bref, que les régionalismes pourraient être source d'« enrichissement authentique » pour la langue française. Ainsi, deux grandes idées sont lancées : d'abord, celle d'une recherche objective, systématique, aussi exhaustive que possible, d'un « inventaire général » des particularités locales ou régionales du français, ensuite, très importante sur le plan de la psycholinguistique et de la sociolinguistique, celle d'une réhabilitation, d'une valorisation de certaines au moins de ces particularités. L'année 1974 voyait la création par le C.N.R.S. d'une « action thématique sur programme » d'une durée de quatre ans, dont l'objectif serait de mener à bien des « recherches méthodologiques en vue de l'étude des variétés régionales et de leurs connotations socio-culturelles ». En 1976, un colloque se tenait à l'Université de Dijon sur « le français parlé dans les villages de vigneron », thème qui, en fait, fut élargi aux français régionaux ⁸. Le Conseil international de la langue française, quant à lui, organisait à Sassenage en mai 1977 une réunion dont l'un des thèmes était « le français en contact avec les cultures régionales » ⁹.

6. Cf. Fédération du français universel, *Le Français hors de France, Dakar (1973)*, Dakar-Abidjan, 1975.

7. Cf. l'ouvrage cité à la note précédente, pp. 38-45.

8. Cf. *Travaux de linguistique et de littérature* publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg, XV, 1, Strasbourg, 1977, pp. 7-242.

9. Cf. l'ouvrage cité en premier lieu dans la note 3.

Deux ans plus tard, en octobre 1979, en collaboration avec l'Office de la langue française du Québec, il consacrait un colloque aux « français régionaux »¹⁰.

Il n'est pas dans notre propos d'analyser ici les raisons profondes du changement d'attitude de la linguistique française à l'égard des régionalismes. La présence active, dans les assemblées de la Francophonie, de linguistes de la périphérie, Wallons et Québécois notamment, n'a pas été sans jouer un rôle dans cette évolution, les Français de l'Hexagone étant souvent, un peu comme les maris trompés, les derniers à se rendre compte de la réalité¹¹.

*
* * *

En Afrique noire francophone, c'est essentiellement dans les années 1960, mais dès le début de la décennie, qu'a commencé à se manifester un intérêt pour les particularités du français parlé ou écrit en Afrique ou au sujet de l'Afrique¹².

Le plus souvent, les instituts ou centres de linguistique appliquée ont constitué le cadre dans lequel ont pris corps des recherches sur ces phénomènes. C'est que des observations de linguistique descriptive s'y rencontraient avec les constatations et les préoccupations des spécialistes en didactique du français et avec l'expérience des enseignants.

Dans la masse des « écarts » notés empiriquement, tant à l'oral qu'à l'écrit, après élimination de ceux qu'on pouvait imputer à un apprentissage rudimentaire, inachevé ou imparfait du français, se dégagait progressivement un ensemble de traits dotés d'une relative stabilité, d'une fréquence élevée,

10. Conseil international de la langue française. Office de la langue française, *Actes du colloque « Les français régionaux »*, Québec, 21 au 25 octobre 1979. Québec, 1981.

11. La France accuse un retard considérable dans la description des particularités régionales du français. Il n'y a guère à s'y intéresser que des chercheurs de formation dialectologique. Voir, par exemple, l'excellent travail de G. Tuaille, *Les Régionalismes du français parlé à Vourey, village dauphinois*, Paris, 1983. Quelques linguistes français restent fidèles au dogme et au mythe de l'homogénéité de la langue dans l'espace français.

12. On verra, à ce sujet, le texte de W. Bal cité dans la note 3.

d'une dispersion assez considérable et qui n'étaient pas ressentis comme des fautes ni comme des singularités par des locuteurs autochtones possédant une bonne maîtrise du français, voire tenus pour des gardiens de la norme, tels des enseignants ou des journalistes. Bref, on assistait à l'émergence de normes locales qui, du moins sur le plan lexical, répondaient à des besoins communicatifs et expressifs propres et dont la différence avec la norme dite commune n'était généralement pas perçue. Il s'agissait bien là de régionalismes, si on se rapporte aux définitions données notamment par Charles Bruneau, Paul Imbs ou Kurt Baldinger.

Il est clair que les recherches entreprises en Afrique noire ont trouvé un appui et un stimulant dans l'essor pris par l'étude des régionalismes dans d'autres aires francophones.

L'Association des Universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF) est intervenue à point nommé pour assurer la liaison entre chercheurs des divers centres, instituts ou départements de linguistique d'Afrique noire, par l'organisation périodique de Tables rondes.

La première de ces réunions, tenue à Abidjan en octobre 1974, devait faire ressortir l'opportunité d'une étude systématique des particularités lexicales en Afrique noire et lancer l'idée d'un vaste dictionnaire. Celui-ci serait nécessairement l'œuvre d'une équipe, car il se fonderait sur les données d'enquêtes régionales ou nationales, dont certaines étaient déjà en cours, voire réalisées. C'était le cas de la recherche dirigée par Laurent Duponchel, de l'Institut de Linguistique Appliquée d'Abidjan, qui devait aboutir à la publication en 1975 du *Dictionnaire du français de Côte d'Ivoire*¹³.

La même optique prévalait encore à la Table ronde de Lomé (1975). A celle-ci, les chercheurs s'étaient mis d'accord sur l'idée de recourir à l'ordinateur et, dans cet esprit, avaient élaboré un projet de fiche de synthèse informatisable.

A la même époque, le gouvernement belge mettait à la disposition de l'AUPELF un membre du personnel scientifique

13. Université d'Abidjan, Institut de Linguistique Appliquée. 1975, n° LII.

de l'Université de Liège chargé d'assurer la coordination de ce travail d'équipe — M^{me} Danièle Racelle-Latin — et, d'autre part, le Laboratoire d'Analyse Statistique des Langues Anciennes de la même université (le LASLA) acceptait de constituer une banque de données sur le français en Afrique.

C'est à la troisième Table ronde (Kinshasa, 1976) que le projet prit sa forme définitive, plus modeste, celle d'un « inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire » (IFA), adoptant ainsi, dans son titre et sa conception, à l'échelle d'une partie de continent, l'idée lancée par Maurice Piron à Dakar en 1973.

La réalisation du projet IFA bénéficia de nombreux appuis, tant scientifiques qu'institutionnels et financiers. L'équipe, dans la phase finale, était formée de chercheurs ou de groupes de chercheurs œuvrant, sur le terrain, dans douze pays de l'aire visée¹⁴. Elle fut aidée dans sa tâche par un conseil scientifique international¹⁵ et reçut des suggestions, des avis, des commentaires d'un grand nombre de personnes compétentes¹⁶. Elle fut intégrée dans un organisme de recherche propre, l'Association d'Etudes Linguistiques Interculturelles Africaines (A.E.L.I.A.), constituée à Dakar en 1979.

Plusieurs ministères, belges et français¹⁷, apportèrent leur concours ainsi que des organismes internationaux : outre l'AUPELF, l'UNESCO et l'Agence de coopération culturelle et technique (A.C.C.T.).

14. La composition finale de l'équipe est décrite dans la note 1. De nombreuses collaborations lui ont été acquises (cf. *Inventaire...*, p. IV).

15. Présidé par Willy Bal, ce conseil compte, parmi ses membres, Lucien Braun, Robert Chaudenson, Jean-Claude Corbeil, André Coupeze, Maurice Houis, Paul Imbs, Gabriel Manessy, Maurice Piron, Jacques Pohl, Alain Rey, Michel Tétu, donc surtout des spécialistes du français et des africanistes. On note la participation de quatre philologues belges.

16. Cf. *Inventaire...*, p. x. Ici aussi, on retrouve des universitaires belges : Luc Bouquiaux, André Goosse, Joseph Hanse.

17. Il s'agit, du côté belge, du Ministère de l'Education Nationale, du Ministère de la Communauté française et du Secrétariat d'Etat à la Coopération ; du côté français, des Ministères de la Coopération et des Relations Extérieures.

Le projet IFA a abouti, à la fin de l'année 1983, à la publication d'un gros volume de plus de 600 pages¹⁸.

Après ce bref historique du projet IFA, il est temps de définir la nature de la recherche.

Se donnant pour objet les particularités lexicales du français en Afrique noire, elle les appréhende dans une perspective *synchronique et descriptive*.

Synchronique : on s'en tient généralement à l'usage de la période contemporaine ; on ne fait pas l'histoire des mots répertoriés ; des indications étymologiques ne sont pas fournies systématiquement ; dans les cas d'emprunt, la langue d'origine la plus proche est notée seulement lorsqu'elle est connue avec assez de certitude.

Qui dit perspective purement descriptive exclut les jugements normatifs. On note les faits sans viser, par exemple, à distinguer les africanismes que, selon certains critères, on jugerait comme étant de bon aloi ni à stigmatiser ceux que l'on considérerait comme vicieux.

Autre caractéristique de l'inventaire : *la méthode différentielle*. On se limite aux faits qui constituent des écarts par rapport à l'usage du français central ou standard pris globalement comme référence et que définissent, dans une mesure approximative et de façon empirique, les principaux dictionnaires de la langue contemporaine.

Mais que sont exactement ces particularités qui font l'objet de l'inventaire ? Elles peuvent se regrouper en quatre catégories.

D'abord les particularités lexématiques, en d'autres termes l'apparition dans la langue d'unités lexicales nouvelles tant pour la forme que pour le sens, ce qu'on appelle traditionnellement des « néologismes ordinaires ». Lorsqu'une langue est transportée en dehors de son aire d'emploi historique, dans un milieu culturel et naturel autre, elle a des besoins nouveaux d'expression. Besoins d'autant plus grands que les différences sont plus marquantes entre les deux milieux. C'est ainsi qu'exploitant un corpus récolté au Sénégal, Geneviève Ndiaye-

18. Cf. note 1.

Corréard et Jean Schmidt estiment que « les particularités qui répondent au besoin de nommer des réalités propres au milieu représentent au moins 65 % des écarts relevés »¹⁹. Une ressource importante est l'emprunt, qui est tiré principalement des langues autochtones, dites « langues de substrat », accessoirement de langues se trouvant ou s'étant trouvées en contact, dites « langues d'adstrat ». Parmi ces dernières, nous citerons l'arabe, surtout dans les régions partiellement islamisées, comme c'est naturel, puis le portugais et l'anglais qui ont tous deux joué successivement le rôle de langue de traite sur les côtes d'Afrique. Des quelque 600 entrées enregistrées sous les lettres A et B de l'*Inventaire*, environ 22 % sont tirés des langues africaines ou de l'arabe. Ces emprunts sont pour la plupart à valeur dénotative, désignant des réalités naturelles, des institutions traditionnelles, des usages, des croyances, des fêtes, des jeux, des vêtements, des préparations culinaires, des boissons, etc. Quelques emprunts à valeur expressive (interjections, exclamations) s'y ajoutent²⁰.

Le portugais a laissé nombre de traces en Afrique francophone. Dans la catégorie des noms de personnes ou de lieux : l'exemple le plus célèbre est le patronyme de L. S. Senghor, du pg. *senhor* « seigneur, maître, monsieur » ; citons aussi, entre autres exemples, Kabrousse et Karbadiou au Sénégal, respectivement du pg. *cabo roxo* « cap rouge » et *carvalho* « chêne », Cameroun, « la côte des crevettes » (pg. *camarões*). Au hasard de l'*Inventaire*, citons : *apatam* « construction légère, cabanon » (Bénin, Côte d'Ivoire, Togo), du pg. *patamar* « palier » ; *capita* « chef de petit village, contremaître », etc. (Zaïre, Centrafrique, Tchad, Rwanda, employé par André Gide), du pg. *capitão* « capitaine » ; *matabiche* « pourboire, gratification, pot de vin » (Zaïre, Tchad, Rwanda, employé aussi par André Gide), du pg. *matar o bicho* « tuer le ver, boire à jeun un verre de vin ou

19. Cf. *Le français au Sénégal. Enquête lexicale, A à H*, Dakar, 1979, p. VII.

20. A propos des emprunts d'origine africaine, cf. l'article récent de Christian Schmitt, « L'emprunt du français aux langues africaines » dans les *Mélanges Bal* (référence complète dans la note 3), 2. *Contacts de langues et de cultures*, pp. 203-216.

d'alcool » (on y retrouve une évolution sémantique analogue à celle du fr. *pourboire* ou de l'allemand *Trinkgeld*); *récade* « sorte de sceptre, emblème d'autorité du roi ou du chef traditionnel » (Bénin, Côte d'Ivoire, Togo, employé par L. S. Senghor) et son dérivé *recadère* ou *recadaire* « messenger officiel du chef traditionnel », remontant au pg. *recado* « message »²¹.

Si l'influence du portugais appartient à une époque révolue, il n'en est pas de même de celle de l'anglais. S'exerçant depuis le XVIII^e siècle, elle continue de nos jours, par diverses voies, notamment celle des médias. L'exemple le plus connu et le plus répandu est le mot *boy*, au sens de « serviteur », qui a produit des dérivés comme *boyerie*, signifiant dans certaines régions « ensemble du personnel domestique d'une maison » et dans d'autres « local servant de logement aux domestiques », *boyesse* « bonne à tout faire, bonne d'enfants », des composés hybrides comme *boy-maison*, *boy-jardin*, *boy-bébé*, etc. Moins connus, des mots comme *coconotte* « amande de la noix de palme » (Zaïre), de l'anglais *coconūt*, *djouti* « amende » (Sénégal), de l'angl. *duty* « taxe », *foquer* « coïter » (Tchad), de l'angl. *to fuck*, *wax* « sorte de tissu » (dans presque toute l'Afrique francophone), de l'angl. *wax* « cire ». Les *been-to* (prononciation : *bin'tu*) du Togo sont des snobs, des « m'as-tu-vu » : ils se vantent « *I have been to England* » (ou *U.S.A.*), tandis que les

21. Sur la toponymie africaine d'origine portugaise, voir notamment A. TEIXEIRA DA MOTA, *Topónimos de Origem Portuguesa na Costa Ocidental da Africa desde o Cabo Bojador ao Cabo de Santa Catarina*, Bissau, 1950. — L.-F. FLUTRE, *Pour une étude de la toponymie de l'A.-O.F.*, Dakar, 1957 (Des noms d'origine européenne relevés par l'auteur, 36 procèdent du portugais, 36 du français, 2 de l'anglais, 1 du néerlandais). En anthroponymie, concernant certaines zones de l'Afrique francophone, cf. W. Bal, « Prénoms portugais en kikongo » dans *Revue internationale d'onomastique*, 1962, pp. 219-222, et Clémentine Faik-Nzuji Madiya « Persistance des noms d'origine étrangère dans l'anthroponymie luba », dans *Mélanges Bal*, t. 2, pp. 79-94.

Sur le vocabulaire d'origine portugaise, voir notamment W. Bal, « Cas d'interférences linguistiques en Afrique noire », dans *Cahiers de Littérature et de Linguistique Appliquée*, n° 3-4, 1971, Faculté des Lettres de l'Université Nationale du Zaïre, pp. 101-112. — Du même auteur, « A propos de mots d'origine portugaise en Afrique noire », dans *Miscelânea Luso-Africana*, éd. par M. F. Valkhoff, Lisbonne, 1975, pp. 119-132.

bills du Zaïre et de Centrafrique, sont de jeunes désœuvrés, à l'allure excentrique, imitant la démarche dandinante et la mode vestimentaire de Bill et d'autres héros des « westerns »... Mais les Africains ont pu investir dans des anglicismes, comme d'ailleurs dans des mots français ou portugais, leurs valeurs, leurs représentations traditionnelles. « L'illustre particulièrement ce terme bien connu de « *Mami Wata* » (de mummy-water : mère-eau, « mère » et « eau ») qui, au Cameroun, en Côte d'Ivoire, au Mali, au Togo, au Zaïre, connaît diverses incarnations de son sens légendaire : celui d'une « divinité féminine de la mer, aux représentations changeantes » (IFA) »²².

Si les emprunts constituent une part importante des néologismes « ordinaires » en français d'Afrique, il en est un très grand nombre qui trouvent leur origine dans des mots du français central, auxquels ont été appliqués des procédés de création lexicale appartenant aux ressources mêmes du français²³. Parfois cependant l'emploi de ces procédés ne se conforme pas aux normes du « bon usage ». On pourrait parler d'une surexploitation de ces procédés, qui sont principalement la dérivation et la composition, accessoirement l'abrègement et la siglaison²⁴. Quelques exemples : *enceinter*, « engrosser », de l'adjectif *enceinte* ; *cadeauter* « offrir un cadeau à », du nom *cadeau* ; *friquer* « donner de l'argent », du nom argotique *fric* ; *anameraie* « plantation d'ananas » ; *collinard* et *collinaire*, « habitant des collines » ; *essencerie* « poste d'essence » ; *copalier* « arbre qui fournit le copal » ; *balafoniste* ou *balafongiste*, « joueur de balafon(g) » ; *araignon* « enfant de l'araignée » (dans les contes de la forêt) ; *dévierger* « déflorer (une jeune fille) » ; *alphabète* obtenu par dérivation régressive à partir de

22. Cf. Danièle RACELLE-LATIN, « Des anglicismes dans l'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* », dans les *Mélanges Bal*, t. 2, pp. 175-188. Le texte cité se trouve à la p. 186.

23. Sur la néologie française contemporaine, cf. notamment André GOOSSE, *La Néologie française d'aujourd'hui*, Paris, 1975.

24. Cf. W. BAL, « A propos des particularités lexicales du français en Afrique noire », dans *Au bonheur des mots. Mélanges en l'honneur de Gérard Antoine*, Nancy, 1984, pp. 31-40.

analphabète, avec l'appui des mots courants *alphabétiser*, *-ation*, *-ateur*; *co-épouse* « l'une des femmes d'un polygame par rapport aux autres épouses »; *antilope-bubale*, *antilope-cheval*, *antilope-royale*, etc., nommant diverses variétés d'antilopes; *banane-douce*, *banane à bière*, *banane à cuire*, pour différentes variétés de bananes; *C.F.A.* correspondant maintenant à « Coopération Financière Africaine » et désignant par ellipse du mot *franc* l'unité monétaire en usage dans tous les pays de l'Union monétaire de l'Afrique de l'Ouest; *agglo*, n.m., « gros parpaing ou brique rouge d'argile cuite », procédant vraisemblablement du terme *aggloméré*; *cométat*, désignant au Zaïre un commissaire d'Etat.

Une seconde catégorie regroupe les particularités sémantiques. Divers procédés se trouvent mis en œuvre : le transfert : *carême* s'appliquant en région islamisée au mois du ramadan; restriction ou extension de sens : *préparer* s'est spécialisé dans le sens de « préparer le repas, cuisiner », *souris* au contraire est devenu un terme générique. La polysémisation et les emplois figurés sont nombreux, parfois pittoresques : c'est ainsi que le mot *ambassade*, par métaphores et métonymies en cascade, en est arrivé à signifier : « lieu de rencontres galantes », « maîtresse », « vagin ». Evolutions plus simples — mais non moins révélatrices — dans le cas du mot *avocat*, pris dans l'acception de « pot-de-vin » ou de *politicien*, arrivé à signifier « menteur »²⁵. Plus subtils sont les phénomènes d'appropriation socio-sémantique qui introduisent une distorsion lexicosémantique entre l'usage africain et l'usage européen, dans des mots du français commun. Le cas de *vieux* est significatif : valorisant en Afrique, il est plutôt dépréciatif en Europe²⁶.

Les particularités grammaticales forment la troisième catégorie. Il s'agit notamment de changements de classe de mots,

25. Cf. S. FAÏK et C. FAÏK-NZUJI M., « La néologie comme miroir d'une société : le cas du Zaïre », dans *Le français moderne*, 3, 1979, pp. 220-231. — S. FAÏK, « Processus de polysémisation en néologie : le cas du français au Zaïre », dans les *Mélanges Bal*, t. 2, pp. 67-77.

26. Cf. Suzanne LAFAGE, « Note sur un processus d'appropriation socio-sémantique du français en contexte ivoirien », dans les *Mélanges Bal*, t. 2, pp. 103-112. L'exemple du mot *vieux* est analysé dans le détail.

de genre, de construction, etc. Un exemple curieux est le passage à la catégorie adjectivale, dans des formules d'adresse (même en langue écrite), de l'impératif-interjectif français *dis* : à partir d'expressions comme « dis, Clémence », on est arrivé à faire de *dis* l'équivalent de *cher* ou *chère*.

Enfin, un quatrième groupe comprend des particularités qui tiennent à des différences de connotation, de fréquence, de registre ou d'état de langue : (*se*) *déméerder* est devenu un mot neutre, tandis que *acculturé*, *assimilé*, *évolué* ont pu prendre une connotation péjorative (une *évoluée*, une femme émancipée, de mœurs légères !); *bilharziose*, *kwashiorkor*, techniques chez nous, font, hélas, partie du vocabulaire courant en Afrique; *amante* s'entend dans le langage quotidien...

Il est bien entendu que cette quadripartition reste un schéma abstrait²⁷. Une même particularité peut, par exemple, recouper plusieurs catégories. Le mot *tablier*, en Afrique de l'Ouest, est un nom de métier, dérivé en *-ier*, de *table*, passé à la signification d'« étal des vendeurs de rues » : formation lexicématique et transformation sémantique se combinent ainsi pour désigner le vendeur de rues, non ambulant, qui présente ses marchandises sur un étal.

De quelles sources, de quelle documentation sont tirées les particularités relevées dans l'*Inventaire* ?

Idéalement, le *corpus* à exploiter englobe tout ce qui a été écrit ou dit en français dans l'aire de l'Afrique noire dite francophone ou au sujet de cette aire, tant par des non-Africains que par des Africains. Concrètement, il comprend, dans une mesure qui diffère selon les circonstances locales, une partie écrite et une partie orale. Dans l'écrit, on trouve des œuvres littéraires (aussi bien d'A. Gide que de L. S. Senghor), des

27. Sur la typologie des particularités lexicales en Afrique noire, on verra notamment : W. BAL, « Particularités actuelles du français d'Afrique centrale », dans : Fédération du français universel, *Le français hors de France*, Dakar, 1975, pp. 340-349. — Dominique GONTIER, *Contribution à une typologie des particularités lexicales du français au Sénégal*, Dakar, 1979. — Alain REY, « Vers une description des variantes du français. L'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* », dans *Le français dans le monde*, n° 170, juillet 1982.

ouvrages techniques ou scientifiques, des textes de journaux ou de périodiques, des archives, des copies scolaires, des textes divers : officiels, administratifs, politiques, religieux, etc., voire de la correspondance privée. L'oral est représenté par des enregistrements effectués en milieu rural aussi bien qu'en milieu urbain, des spécimens de discours représentatifs des diverses situations de la vie courante, des documents en provenance de la radio, de la télévision, du théâtre. Bien entendu, les enquêteurs ont aussi tiré parti de leur compétence linguistique propre ou des observations qu'ils faisaient sur le vif, dans la rue, au marché, à l'école, etc.

Les notices de l'*Inventaire* donnent essentiellement une description linguistique des unités prises comme entrées. Les principales composantes en sont : la ou les graphies de l'item lexical, la transcription phonétique lorsque la prononciation ne correspond pas aux habitudes de lecture du français normal, la catégorie grammaticale, les marques, notamment celles de répartition géographique, d'usage social, de fréquence, puis la définition, les contextes, éventuellement les syntagmes et co-occurrences les plus courants ainsi que les locutions, enfin, s'il y a lieu, dérivés et composés, synonymes et antonymes.

Dans certains cas, on a pensé que des informations à caractère encyclopédique (historique, culturel) auraient leur utilité. C'est ainsi, par exemple, qu'au mot *dot*, défini comme « compensation matrimoniale versée, selon la tradition, par le futur époux ou sa famille à la famille de la fiancée », on trouve un commentaire : « Elle (la dot) peut consister en argent, en cadeaux divers, en bétail, en heures de travail ». Pour comprendre la riche polysémie de *boulamatari* (Zaïre, Rwanda), il est indispensable de savoir que ce fut le surnom donné à Stanley, formé d'une expression kikongo signifiant « briseur de roc ».

Touchant à la constitution même de l'*Inventaire*, nous dirons qu'il consiste en une *synthèse sélective* des données fournies par les recherches menées à l'échelon national. Douze pays sont représentés : Côte d'Ivoire, Togo, Bénin (ancien Dahomey), Zaïre, Tchad, Sénégal, Niger, Rwanda, Centrafrique, Cameroun, Mali, Burkina Fasso (ancienne Haute-Volta). Lexiques ou inventaires nationaux constituent les tra-

vaux de base de l'*Inventaire*²⁸. Certains d'entre eux avaient été entrepris antérieurement à la concertation ou se sont développés dans des conditions ou des contextes particuliers. On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'ils ne présentent une parfaite homogénéité ni dans la forme ni dans le contenu.

Ce n'était pas de nature à faciliter la tâche de rédaction et de coordination²⁹, déjà très ardue du fait du caractère totalement inédit de l'entreprise. Il ne s'agissait de rien de moins que d'aborder, empiriquement et inductivement, une étude de la variation dans le domaine du lexique français en Afrique noire, avec certes une limitation *a priori* tenant à l'optique différentielle choisie.

Mais de cette difficile originalité découle la valeur heuristique particulière de la démarche de synthèse, tant sur le plan lexicologique que sur le plan lexicographique.

Nous n'entrerons pas dans la technique de cette démarche, pas plus que dans celle de la mise des données sur ordinateur. Nous renverrons sur ces points à l'excellent exposé qu'a rédigé Danièle Racelle-Latin dans la seconde partie de l'introduction de l'*Inventaire*³⁰.

Un point cependant nous semble devoir retenir l'attention : la sélection des données et ses critères.

La sélection s'est opérée à deux échelons. A l'échelon national d'abord, où elle incombait aux auteurs de lexiques ou d'inventaires par pays. Puis à l'échelon africain, puisque la visée essentielle était de regrouper le fonds commun lexical du français en Afrique noire et, à défaut d'un caractère vraiment commun, les faits lexicaux les plus significatifs, les plus importants quantitativement et qualitativement.

28. On trouvera une analyse succincte, par W. Bal, de ces travaux de base, dont plusieurs ont été publiés, dans l'*Inventaire*, pp. XXIII-XXXV.

29. Signalons que la coordination, tâche confiée à Danièle Racelle-Latin, comme on l'a écrit plus haut, a pu bénéficier durant un trimestre de l'année 1981 de la collaboration de Sully Faik (par ailleurs membre du Comité des rédacteurs), affecté au projet en qualité d'expert-consultant de l'A.C.C.T.

30. Cf. *Inventaire...*, pp. XXXVII-LIII.

Sur le terrain, donc au premier échelon, outre la distinction de nécessité générale, à établir entre faits de « parole » et faits de « langue », les seuls à retenir, selon la distinction saussurienne, la sélection des données a dû s'efforcer de répondre à deux exigences commandées par la situation linguistique locale :

- le français étant langue apprise et non langue première, il s'impose de séparer les particularités acceptées par les normes locales implicites des écarts qui se rencontrent aux premiers stades de l'apprentissage et sont imputables à une maîtrise encore insuffisante de la langue-cible ;
- il faut délimiter ce qui appartient strictement au discours français dans un ensemble de pratiques communicatives où les interférences, le discours mixte, voire un *continuum* linguistique sont des phénomènes fréquents, du moins sur le plan oral.

Quant à la reconnaissance des faits de « langue », elle tente de se fonder objectivement par l'emploi de quatre critères principaux :

- la fréquence ou le nombre d'attestations,
- la dispersion géographique,
- la dispersion dans les différents types de sources (orales et écrites, littéraires et non littéraires, etc.),
- la dispersion chronologique, en d'autres termes une persistance suffisante dans le temps.

Dans la plupart des cas, les données ainsi sélectionnées ont été livrées à une procédure de vérification, qui consistait souvent à les soumettre à une sorte de jury, composé de façon à représenter les différents milieux socio-culturels et géographiques.

Une seconde sélection, fondée sur des critères analogues mais étendus à la dimension africaine, devait fournir la nomenclature de l'*Inventaire*. Bien entendu, la relative hétérogénéité des travaux de base et diverses circonstances spécifiques ont parfois obligé la rédaction à une application souple de ces critères. En outre, signalons, sans les détailler, que des règles d'acceptation ou d'exclusion, déterminées en fonction de prin-

cipes généraux, ont été appliqués à des catégories spéciales d'items lexicaux, tels que les sigles, les termes de cuisine, les noms ethniques, les régionalismes d'origine non africaine, etc.

On se rend compte aisément des difficultés qu'a rencontrées la coordonatrice. La qualité du « produit fini » livre la meilleure preuve de la maîtrise avec laquelle Danièle Racelle-Latin a mené sa tâche à bonne fin.

A bonne fin, certes : l'*Inventaire* a été publié ; il a généralement été bien accueilli. La banque de données est établie. Mais est-ce la fin ? Non. D'abord, parce qu'une telle entreprise lexicographique — surtout portant sur la langue contemporaine — n'est jamais achevée : le lexique forme un ensemble ouvert, la documentation virtuelle est pratiquement inépuisable. A ces raisons générales s'ajoute un motif particulier : quelques pays d'Afrique noire francophone n'ont pu être touchés ; il s'imposerait donc d'étendre géographiquement l'*Inventaire*, de façon à justifier pleinement le titre choisi.

Parmi les travaux qui se trouveraient dans le prolongement de la simple description synchronique, il en est deux que l'on envisage avec le plus d'attention.

L'un ressortit à la science fondamentale : il se situe dans le domaine de la lexicologie diachronique. Il s'agirait de donner à l'étude des particularités une dimension historique et de mener systématiquement des recherches étymologiques.

L'autre appartient à la linguistique appliquée. Il suscite beaucoup d'intérêt sur le terrain même, dans certains gouvernements, dans de nombreuses institutions et surtout chez des maîtres de français. On le devine : c'est l'exploitation pédagogique des données de l'*Inventaire*.

SEANCE PUBLIQUE
ORGANISEE AU PALAIS DES ACADEMIES
LE 1^{er} DECEMBRE 1984

Le Kalevala ou la mémoire d'un peuple

L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises avait tenu à s'associer à la Quinzaine culturelle finlandaise qui s'est déroulée en novembre et décembre en Belgique.

La Finlande célèbre en 1985 le 150^e anniversaire d'un livre, le *Kalevala*, qui a été comme la bible d'un peuple. L'Académie a tenu à organiser, avec M. Paavo Kaarlehto, ambassadeur de Finlande à Bruxelles, une matinée littéraire où une éminente personnalité d'Helsinki viendrait évoquer, en français, ce livre-fondateur. Cette tâche, M. Kalervo Siikala l'a accomplie avec maîtrise.

Un public nombreux, où se reconnaissaient des diplomates amis, emplissait l'auditorium du Palais des Académies le 1^{er} décembre. La séance était présidée par M. Thomas Owen, directeur de l'Académie, et c'est M. Georges Sion qui a prononcé, au nom de ses confrères, l'allocution de bienvenue.

Nous publions ici ce texte et surtout l'étude de M. Kalervo Siikala. Nous remercions ce dernier de nous l'avoir confié.

Allocution de M. Georges SION
Secrétaire perpétuel de l'Académie

Messieurs les Ambassadeurs,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de mes confrères, je suis très heureux de vous souhaiter la bienvenue dans ce Palais. Notre Académie a un peu inventé une francité avant que celle-ci eût un nom, puisque des membres étrangers, s'ils écrivent en français, y rejoignent des membres belges. Ainsi avons-nous compté parmi nous des poètes, des essayistes, des romanciers venus de France et d'ailleurs, ou des philologues de divers pays, que nous appelions à nous parce qu'ils vouaient leurs travaux à notre langue.

C'est ainsi qu'un lien très précis s'est tissé entre la Finlande et l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises lorsque celle-ci a élu en 1952 un grand savant et professeur qui avait choisi d'étudier le français médiéval et qui avait enseigné longtemps à l'Université d'Helsinki avant d'en devenir le recteur. Cet homme éminent, qui fut reçu officiellement à l'Académie dans ce palais, en présence de la Reine Elisabeth, c'était Arthur Långfors. Je ne dois donc pas vous dire pourquoi nous aimons l'évoquer ici ce matin. Diplomate et savant, grand analyste de textes de notre passé, Arthur Långfors était des vôtres et des nôtres à la fois. Son ombre, ce matin, est un symbole précieux.

Mais en dehors de cette grande figure dont nous partageons la mémoire, en dehors même de notre mission qui est à la fois essaimage et rassemblement, nous aimons aussi être à l'écoute du monde. Nous aimons que des hommes et des femmes qui s'expriment par des livres dans leur langue nous en parlent dans la nôtre et nous éclairent sur leur littérature.

C'est pourquoi nous nous réjouissons d'entendre la Finlande parler d'elle-même par la voix de Monsieur Kalervo Siikala. Mais avant de dire mieux à nos auditeurs qui il est, avant de

l'écouter sur un sujet fascinant où l'on découvre qu'un grand livre est la mémoire d'un peuple, je demande quelques instants de parole pour ajouter une note personnelle à la bienvenue de l'Académie.

S'il est vrai que les gens de ma génération ont des souvenirs émus de soldats blancs dans les neiges, la Finlande m'est ensuite devenue plus concrète et plus proche. Le trésor des livres est le trésor du monde. J'avais vibré en lisant *Les sept Frères* d'Aleksi Kivi (dont on fête cette année le 150^e anniversaire de la naissance); j'avais rêvé en lisant *Le Chant de la Fleur rouge* de Linnankoski; j'avais admiré Silanpää, votre Prix Nobel de Littérature, qui s'était dès sa jeunesse senti frère du nôtre puisqu'il avait traduit Maeterlinck (d'autres, parmi nous, devaient être aussi traduits en finnois, comme Marie Gevers). Enfin j'avais rencontré un écrivain finnois contemporain sur la route inattendue des ruines et des sables chauds. C'était, bien sûr, Mika Waltari et *Sinouhé l'Égyptien*, ce roman qu'on traduisait dans toutes les langues.

Tout de même le pays allait me devenir plus concret et plus proche. Il y a près de vingt ans, grâce à l'amitié d'un ambassadeur de Belgique en Finlande, je découvrais Helsinki avec un vrai bonheur. Dans le bagage préalable qu'est la mémoire du cœur, j'apportais des vers cueillis ça et là dans les Anthologies de la Maison du Poète à Bruxelles. Edith Södergran, par exemple :

*Je suis seule parmi les arbres du lac,
Je suis l'amie des vieux sapins de la rive
et la confidente secrète de tous les jeunes sorbiers.*

Ou, très différent dans son humour insolite, Aaro Helaakoski :

*Quittant sa demeure humide
Un brochet sur l'arbre monta chanter.*

Dès l'aéroport, je guettais les arbres comme pour leur demander s'ils seraient pour la jeune femme poète ou pour le brochet chanteur, tandis qu'en moi flottait, tenace, envoûtant, le cor anglais de Sibelius dans *Le Cygne de Tuonela*.

J'attendais de revoir aussi des hommes de théâtre finlandais, rencontrés aux quatre coins du monde dans les congrès de l'Institut International du Théâtre et déjà devenus des amis :

Arvi Kivimaa, qui incarnait merveilleusement une Europe de la culture, ou Jack Wittika, qui continue à l'incarner.

Dans cette capitale où l'hiver tardait à mourir, j'aimai très vite le port où le marché offrait des jonquilles comme il offre ici des roses ; l'île-forteresse de Suomenlinna où l'on peut s'imaginer au Moyen-Age en regardant les murailles et hors du temps en regardant la mer ; les objets familiers auxquels ce qu'on peut appeler le *design* finlandais donne un cachet raffiné.

Mais le théâtre, en outre, s'ouvrait au visiteur : Théâtre National finnois, Théâtre National suédois, ou l'un des quarante théâtres qui s'offrent au spectateur à travers le pays. C'est là que j'ai pu voir, admirablement montés, Arthur Miller ou Claudel, et apprendre qu'en même temps cinq auteurs finlandais avaient été joués plus de mille fois. Lors d'un autre voyage, j'ai pu voir *Pantagleize*, de Ghelderode, et j'ai pu parler de nos lettres à l'Université, à l'invitation bienveillante de M^{me} Maja Lehtonen.

Mon plus grand émerveillement, j'allais pourtant le trouver dans deux librairies voisines, près du carrefour de la rue Alexandre et de l'avenue Mannerheim. L'une, la Librairie Finlandaise, offre surtout au public, outre sa littérature nationale, la littérature du monde en finnois ; l'autre, la Librairie Académique, lui offre en outre la littérature du monde dans ses langues. Je me suis promené, promené des heures dans les vastes comptoirs du rayon français, ou du rayon anglais, de quelques autres aussi. On n'en croit pas ses yeux.

Au seuil d'une quinzaine culturelle finlandaise, je suis heureux, je l'avoue, de rassembler de tels souvenirs, de savoir qu'un de nos compatriotes, André Dulière, vient d'écrire un livre intitulé *Adorable Finlande*, qui est sorti de presse cette semaine, et d'attendre ce Midi de la Poésie où une critique brillante, M^{me} Mirja Bolgar, évoquera la poésie contemporaine de son pays. Bien d'autres richesses nous attendent : expositions, concerts, entretiens. Vraiment, la Finlande est souvent un modèle culturel qui fait plaisir à voir.

Mais il est temps qu'un autre vous en parle plus et mieux que moi. Nous sommes très heureux que Monsieur Kalervo

Siikala ait accepté de le faire. C'est un homme qui joue un rôle considérable dans la vie culturelle et le rayonnement de la Finlande. Si ses études ont fait de lui un licencié en Sciences politiques de l'Université d'Helsinki, il devenait tôt après Secrétaire général du Comité finlandais de l'Unesco, tout en jouant un rôle important à la direction des programmes de la Télévision. A 34 ans, il assumait — et il assume toujours — la direction du Département des Relations Culturelles Internationales de son pays.

Ce n'est pas sa première visite en Belgique et des amis nous ont déjà dit leur admiration. D'ailleurs, il y a quelques jours, j'étais à la R.T.B.F. Je croise dans un couloir Jean-Michel Minon, qui assure des émissions littéraires de qualité. Il me dit : « Je viens de faire une interview avec un homme remarquable, M. Siikala ». Cet homme remarquable est ici. Un dernier mot : j'ai appris qu'il avait écrit un livre intitulé *Récits de voyages de celui qui veut refaire le monde*. Je ne sais pas si c'est lui qui parle dans ce livre ni comment il veut s'y prendre, mais nous attendons qu'il nous dise aujourd'hui, avec tout son talent, à travers un chef-d'œuvre, comment un monde s'est fait.

Discours de M. Kalervo SIIKALA

Les livres ont leur destin. La plupart passent sous l'oubli encore plus vite que nous autres humains qui plaçons en eux notre espoir d'immortalité. Mais certains font preuve d'une étonnante tenacité, survivant au-delà des générations. Certains vivent vraiment, tels la Bible, les drames de Shakespeare, les romans de Dostoïevski, etc. Nous en embaumons et en momifions un grand nombre en nous faisant accroire, à nous-mêmes et aux autres, qu'ils sont vivants alors qu'au fond de notre cœur nous savons bien ce qu'il en est réellement.

Quel livre honorera-t-on donc lorsque l'élite politique et littéraire finlandaise se réunira ce prochain 28 février en grande assemblée solennelle pour célébrer, en paroles et musique, le cent-cinquantième anniversaire de la publication du *Kalevala*, lorsque sera hissé comme chaque année ce même jour le drapeau à croix bleue de la Finlande ?

La journée du *Ka'evala*, au sein des jours fériés nationaux officiels, se trouve consacrée à la culture finlandaise, de la même façon que le Premier Mai est consacré à célébrer le travail, le second dimanche de mai les mères, le troisième dimanche de mai les victimes de guerre tombées au champ d'honneur, etc. Parallèlement à l'année religieuse s'égrène, en s'y combinant à propos, le chapelet des fêtes laïques et des journées commémoratives des grands hommes et des grands événements. Les drapeaux flottent au vent, les gens se rassemblent, des discours sont prononcés, on chante, on joue de la musique. Une petite nation bâtit son identité.

Le 28 février 1835, Elias Lönnrot, médecin de district de Kajaani, une modeste ville perdue au fin fond de l'Europe du Nord-est, datait la préface d'un ouvrage intitulé : *Le Kalevala, ou vieux poèmes caréliens des temps anciens du peuple finnois*. Il s'agissait d'une épopée fondée sur des poèmes populaires et comprenant sous sa forme initiale 12 078 vers en 32 poèmes.

Le *Kalevala* est devenu depuis lors l'un des fondements de la littérature finnoise et de toute la culture finlandaise, constituant par la même occasion l'apport le plus original de la Finlande à la littérature mondiale. En regard de l'évolution de la langue et de la culture finnoises, seule la traduction finnoise du *Nouveau Testament* de Mikael Agricola (1548) peut lui être comparée.

Dans quel monde naquit donc le *Kalevala* il y a cent cinquante ans ?

Le siècle des Lumières avait abouti à la grande Révolution française ; l'église, la couronne et la noblesse avaient pris un sérieux plomb dans l'aile. Le peuple commençait à s'élever de la nuit de l'histoire, à se métamorphoser d'objet de l'histoire en son sujet. Jean-Jacques Rousseau inculquait aux esprits la foi en la sagesse noble, sauvage et innocente de l'homme primitif de la nature. Il demeurait cependant malaisé de se rendre compte de ce que le noble sauvage pensait de chaque chose — il ne savait pas écrire et son parler même était grevé d'une articulation déplorable !

Par bonheur il existait — et on la découvrait — une poésie populaire ; un trésor de légendes, de chants, de dictons, de devinettes et de mystères, de plaisanteries et d'incantations ; un trésor qui était né, s'était maintenu en vie et s'était enrichi dans les modestes salles communes par les longues soirées obscures. Cette petite tradition populaire vivait en dépit de tout, à l'opposé de la grande tradition européenne de cour et d'église. Et cette petite tradition n'était pas un pâle reflet de la vie des grands, pas un simple « gesunkenes Kulturgut », mais avait un caractère authentique, originel, temporellement stable, sage et séduisant.

La poésie populaire, comme l'a exprimé avec enthousiasme J. G. Herder, un guide sensible des lumières et du romantisme allemands et admirateur de Rousseau, était « l'expression de l'âme du peuple » et « les archives de la nation », « la voix vive des nationalités ». Herder séparait l'une de l'autre la poésie artistique et la poésie naturelle, comptant au rang des plus éminents représentants du second genre l'œuvre d'Homère, les poésies d'Ossian, la poésie populaire et l'œuvre de Shakespeare.

En Finlande, il était procédé au collectage de poèmes populaires depuis déjà le XVI^e siècle. L'objet de cette action ne résidait cependant pas dans la valeur lyrique de la poésie populaire mais dans le savoir historique qu'elle était supposée receler, comme l'affirme un érudit de mes amis. Or la politique et la diplomatie ont besoin de l'histoire, pour justifier tantôt l'offensive tantôt la défensive. Notre roi Gustave II Adolphe alla même jusqu'à décréter officiellement, en 1630, le collectage des poèmes populaires.

Le travail progressa toutefois lentement. Car s'il est vrai qu'il y avait beaucoup à moissonner, les moissonneurs étaient eux peu nombreux. Les érudits savaient bien le latin et le suédois mais mal le finnois ; l'habitat était épars ; les voyages étaient longs et malaisés à faire ; la tradition poétique populaire s'était déjà écartée des champs de la civilisation pour se retrancher dans les sombres forêts de la Carélie ; le peuple était très réservé et méfiant. Les collecteurs de poésie étaient soupçonnés de faire office d'inquisiteurs s'assurant de l'orthodoxie luthérienne de la religion pratiquée et d'extirpateurs de sorcellerie.

Pourtant, dans les milieux de l'Académie de Turku, l'ancienne capitale de la Finlande, et surtout dans l'entourage de la personnalité dominante de l'époque des lumières de la Finlande, Henrik Gabriel Porthan, l'on aboutit progressivement à la conclusion que la poésie populaire se trouvait bien avoir une valeur et une signification considérablement plus importantes que toute la littérature de langue finnoise ennuyeuse ayant trait aux questions religieuses et économiques imprimée jusqu'alors.

Telle était la situation à la naissance, le 9 avril 1802, d'Elias Lönnrot, fils de tailleur, dans le village de Haarjärvi de la petite paroisse de Sammatti en Finlande du sud-ouest. Le jeune Elias était intelligent et studieux, faisant preuve d'une passion toute particulière pour la lecture. Envoyé à l'école par son frère aîné, ce fils de pauvre eut cependant à suivre une voie éducative à la fois longue, sinueuse et accidentée. Cela ne l'empêcha pourtant pas de s'inscrire, à l'âge de 20 ans, en octobre 1822, à l'Académie de Turku en même temps que deux

autres grands hommes à venir, J. L. Runeberg, destiné à devenir le poète national finlandais de langue suédoise, et J. V. Snellman, le futur philosophe national hégélien.

Mais entretemps, de la naissance de Lönnrot aux débuts de sa carrière académique, les guerres napoléoniennes avaient bouleversé de fond en comble le contexte nord-européen. Subséquemment à la Guerre de Finlande des années 1808-1809, le vieux royaume de Suède, ce petit empire nordique régnant sur des peuples appelés suédois, finlandais, estoniens, poméranais, lapons et autres, avait éclaté. La Finlande, seconde moitié de cet empire, fut détachée de la Suède, cette dernière subsistant sous la forme d'un petit état homogène Napoléon donna la Finlande à Alexandre I^{er}, le tsar de Russie, lequel, prêtant le serment du souverain à la Diète de Porvoo en 1809, éleva le pays au rang de grand-duché, de nation au sein des nations, lui accorda l'autonomie et s'engagea à y maintenir le culte évangélique-luthérien et les vieilles lois.

Dans le cadre de l'empire multinational de la Russie, le sort et la position de la Finlande n'étaient pas mauvais. Ce pays était l'élément économiquement et socialement le plus évolué de l'empire et constituait pour le souverain autocrate une sorte de laboratoire d'expérimentation en matière de liberté, de constitutionnalité et de démocratie où selon toute vraisemblance il commença au moins à se familiariser avec les idées ayant entraîné une si vive effervescence dans le contexte européen avant de se paralyser dans la nuit de la Sainte Alliance en pilier de la contre-réaction et de la bureaucratie européennes.

Le beau monde de Finlande s'entretenait avec le tsar en français et en son sein en suédois. Le finnois n'était utilisé que pour s'adresser aux serviteurs. Mais sous la surface se fomentait une crise d'identité ; les choses ne pouvaient à l'évidence pas durer ainsi. Un fennomane de la première heure, A. I. Arwidsson, cristallisa le problème et la solution à y apporter dans l'affirmation suivante : « Nous ne sommes pas suédois, nous ne voulons pas devenir russes ; soyons donc finlandais. »

Moins d'un siècle après que Lönnrot, Runeberg et Snellman eurent franchi le seuil de l'Académie de Turku allait naître en Europe une culture nationale nouvelle, avec une littérature,

une école et une université de langue finnoise et toutes les institutions gouvernementales, économiques et sociales nécessitées par un état indépendant. Les milieux culturels allaient suivre un processus évolutif laborieux et changer de langue — le peuple et son élite étaient appelés à parler la même langue. Dans le même temps le brassage des classes allait s'opérer à un rythme vertigineux — la culture, l'école et l'université finlandaises allaient devenir la voie commune proprement dite permettant au peuple commun d'accéder à la lumière et à la liberté, à l'instruction et au bien-être, aux postes clés de l'Etat, des communes, des entreprises et de la vie intellectuelle. Lorsqu'en Russie la Grande Révolution socialiste d'octobre ébranla le vieil empire jusque dans ses fondations, la Finlande était déjà mûre pour une existence indépendante. La proclamation de l'indépendance, le 6 décembre 1917, ne fut pas à vrai dire un grand événement et certainement pas un fait sensationnel mais représenta plutôt l'aboutissement logique, évident, d'une longue évolution. C'est par la Finlande que V. I. Lénine entra en Russie pour y mettre en œuvre la révolution et offrir la paix à son pays. A la gare de Finlande, à Saint-Petersbourg, les révolutionnaires firent un accueil triomphal à leur chef. Mais le train de la Finlande avait déjà quitté la Russie.

Mais revenons au début du XIX^e siècle et à Elias Lönnrot. L'intérêt principal de cet enfant doué du petit peuple résidait dans la langue et la littérature, précisément le finnois, et la poésie populaire. C'est ce dont témoigne notamment déjà sa thèse universitaire intitulée : « De Väinämöine priscorum Fenorum numine ».

La poésie et le finnois ne faisaient à cette époque-là certainement pas vivre ce pauvre petit magister. Pour gagner-pain, Lönnrot choisit la profession de médecin mais demeura, dans sa thèse médicale elle-même, fidèle à son intérêt envers le peuple et sa langue. C'est ainsi que celle-ci, publiée en 1832 et intitulée « Afhandling om finnarnes magiska medicin » porta sur la « médecine magique des Finnois ».

Le « Väinämöinen » de Lönnrot était encore fondé sur des sources littéraires, des recueils et travaux de recherche anciens. Mais après la publication de celui-ci, le jeune érudit, alors âgé

de 26 ans, se rendit en personne sur le terrain anthropologique, parcourant à pied les villages des forêts reculées de l'intérieur de la Finlande, le Häme, le Savo et la Carélie. Plus il s'éloignait vers les zones périphériques du pays, plus riche apparaissait la tradition populaire lyrique étudiée. Les poèmes vivaient leur vie, ils étaient chantés et de grands virtuoses du genre croisaient de temps à autre le chemin du jeune savant.

La plus grande d'entre ces mémorisateurs jamais connue est Larin Paraske, de la bouche de laquelle il a été recueilli 1343 poèmes lyriques et incantatoires ainsi que trois milliers de proverbes, devinettes et chants de pleureuses. Larin Paraske ne savait pas écrire mais avait inscrit dans sa mémoire 32 000 vers. Ceci aurait à lui seul suffi pour deux Kalevala. Lönnrot ne rencontra cependant pas Larin Paraske. Celle-ci chanta et dicta ses poèmes à d'autres chercheurs. La totalité de ces écrits sont consignés dans les archives de la poésie populaire de la Société de littérature finnoise, lesquelles constituent la collection de documents de tradition populaire orale la plus grande du monde.

En sa qualité de médecin, Lönnrot se trouva appelé à servir au sein de la population dont les chants et les poèmes l'intéressaient tant, dans le Kajaani du nord, à proximité de la frontière finno-russe. Il s'en fallut de peu que le Kalevala ne naquît jamais. Une épidémie de choléra fit en effet rage dans la région en 1833. Le médecin fut lui aussi abattu par la maladie et faillit mourir mais se rétablit finalement et reprit la plume. Il envoya d'abord un rapport à Helsinki, intitulé « Lettre sur la misère de la région de Kajaani » qui, publié dans le journal du matin de langue suédoise de la capitale, attira une forte attention. Puis il traduisit en le pourvoyant d'annotations pertinentes l'ouvrage de Gustawa Schartau « Conseils bienveillants pour les années de disette » qui, en dix impressions, se propagea au sein de la population, révélant aux nécessiteux les sources d'une alimentation de remplacement et les soins médicaux indispensables. C'était là un thème sur lequel il revint souvent. En 1857 parut en effet encore un ouvrage de lui appelé « Conseils pour l'utilisation de certains lichens pour l'alimentation ». Mais il s'agissait là de travaux intermédiaires

dictés par la nécessité. Car l'esprit du docteur rescapé d'une maladie mortelle brûlait du feu de son projet et de sa vision du Kalevala.

Lorsque les Fragments de poésie d'Ossian de James Macpherson avaient paru en 1765, suscitant un intense émerveillement, l'idée avait été avancée dans les milieux de l'Académie de Turku qu'un recueil similaire pourrait également être produit à partir des poèmes populaires finnois. Puis la question était tombée dans l'oubli et il s'était avéré que les « chants d'Ossian » étaient des poésies de Macpherson et nullement d'authentiques poésies populaires.

L'idée d'un tel recueil ressuscita par la suite lorsque le monde savant se querella sur la question homérique et qu'il se forma une école selon laquelle l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient composées de poèmes plus petits qu'un comité instauré par Pisistrate et attesté par Cicéron aurait rassemblés et agencés en une épopée suivie. C'est cette théorie que le philologue allemand F. A. Wolf a présentée dans son œuvre intitulée « Prolegomena in Homerum » parue en 1795. Je n'ai pas eu l'occasion de me renseigner sur l'opinion que se fait le monde savant d'aujourd'hui sur la question homérique ni de savoir si elle est résolue de manière satisfaisante. Elle ne semble en tout cas plus très brûlante.

L'idée d'une épopée populaire finnoise a été proclamée pour la première fois par un écrivain apôtre de la finlandité, tenu par la suite pour un dangereux agitateur, K. A. Gottlund. Celui-ci écrivit dans le *Svensk Litteraturtidning* en 1817 que « ... si l'on voulait bien recueillir les vieux chants populaires et en composer un ensemble cohérent, qu'il en sorte une épopée, un drame ou n'importe quoi d'autre, c'est une nouvelle Iliade et Odyssée, un nouveau Poème d'Ossian ou une nouvelle Chanson des Nibelungen qui en naîtrait ». En fait, Gottlund ne faisait que formuler la demande sociale existante. La nation avait besoin, dans sa nouvelle situation politique, à la fois d'une histoire et d'une littérature. La noble matière première exigée par l'époque — la poésie populaire — existait pour sa part en surabondance et il en était constamment recueilli et enregistré davantage.

Lönnrot même avait publié les résultats de ses voyages de collectage sous la forme d'une série de carnets, jusqu'au moment où il rencontra deux grands rhapsodes. Vaassila Kieli-väinen et Ontrei Malinen se rappelaient de grandes quantités de poèmes et de chants, ceci d'une manière telle qu'elle permettait d'entrevoir une intrigue continue. Lönnrot s'en trouva aiguillonné et s'enthousiasma à entreprendre d'arranger entre eux les poèmes et les chants. Cela devait être le puzzle de sa vie. Deux premières tentatives en restèrent au stade de manuscrit, puis parut le premier Kalevala, comme nous le savons déjà, il y a 150 ans, alors que son compilateur avait l'âge de 34 ans. Ce livre était déjà un monument dès avant sa parution. Conséquemment à l'enthousiasme qu'il suscita, le collectage de poésie populaire ne fit que s'animer davantage. Lönnrot lui-même poursuivit son travail, d'autres lui apportant toujours plus de trouvailles. Il se trouva littéralement forcé d'élaborer et de publier une nouvelle édition du Kalevala. Celle-ci, parue en 1849, est plus longue que le Kalevala initial de près de la moitié. Restée définitive, elle comprend 22 795 vers en 50 poèmes.

La majeure partie du matériel recueilli est cependant demeurée inexploitée. Les archives de la Société de littérature finnoise comptent trois millions de documents. Seule une partie infime a pu tenir dans l'ouvrage en 33 volumes publié en quarante années au cours du présent siècle, les *Vieux poèmes du peuple finnois*. Il a en outre été publié divers autres ouvrages et collections. Le Gottlund cité précédemment, notamment, amer et envieux du succès du Kalevala de Lönnrot, publia sa propre version concurrente en 1840 — version estimée médiocre. Lönnrot lui-même publia, en plus du Kalevala et parallèlement à celui-ci dans d'autres œuvres, certains des documents qu'il avait collectés. Les plus importantes de ces publications sont la *Kanteletar* (1840), recueil de poésies populaires lyriques, les *Proverbes du peuple finnois* (1842), les *Enigmes populaires finnoises* (1844), etc.

Alors qu'il construisait son puzzle kalévalien, Lönnrot était animé de l'idée qu'il rassemblait les fragments d'une réalité historique disparue. Il se trouvait poussé vers cette conception tant par l'inspiration homérique que par la nature de son maté-

riau : dans d'innombrables variantes revenaient toujours les mêmes personnages, les mêmes divinités, les mêmes héros et les mêmes grands hommes ainsi que les mêmes événements et les mêmes intrigues — les combats, les victoires et les défaites, l'amour et la compétition amoureuse, la mort et le deuil. Il est cependant probable que le monde historique qu'il croyait reconstruire n'a pas existé. Vue sous ce rapport, cette poésie populaire, ou folklore, est une invention, de la fiction.

Dans le bref exposé qui va suivre sur le contenu de l'épopée, je me servirai des citations de la traduction française de Jean-Louis Perret parue en 1931, dont une réimpression a été publiée en 1978. La première traduction française du Kalevala, non métrique il est vrai, remonte déjà à 1845, œuvre de la plume de Léouzon Le Duc, publiée dans un ouvrage en deux parties intitulé *La Finlande*.

L'épopée commence par la présentation des intentions du narrateur :

Mieleni minin tekevi
aivoni ajattelevi
lähteäni laulamahan,
saa'ani sanelemahan,
sukuvirttä suoltamahan,
lajivirttä laulamahan.
Sanat suussani sulavat,
puhe'et putoelevat,
kiellesseni kerkiävät,
hampahilleni hajoovat.

Veli kulta, veikkoseni,
kaunis kasvinkumppalimi !
Lähe nyt kanssa laulamahan,
saa kera sanelemahan,
yhtehen yhytyämme,
kahta'alta käytyämme !
Harvoim yhtehen yhymme,
saamme toinen toisihimme
näillä raukoilla rejoilla,
poloisilla Pohjan mailla.
(Chant 1, vers 1 à 20)

Voici qu'un désir me saisit,
L'idée m'est venue à l'esprit
De commencer à réciter,
De moduler des mots sacrés,
D'entonner le chant de famille,
Les vieux récits de notre race ;
Les mots se fondent dans ma bouche,
Les paroles lentement tombent,
Elles s'envolent de ma langue,
Se dissipent entre mes dents.

Frère aimé, compagnon chéri,
Beau camarade de jeunesse,
Viens vite chanter avec moi,
Approche-toi pour réciter,
Puisque nous voici réunis
Provenant de lieux différents ;
Rarement nous nous rencontrons,
Nous nous retrouvons avec peine
Dans notre triste territoire,
Dans nos pauvres terres du nord.

Après cette introduction, le récit, qui dans sa version française tient sur 666 pages ordinaires, débute avec la création du

monde, comme la Bible elle-même. Les conceptions des anciens Finnois sur ce sujet différaient de celles des anciens Juifs mais n'en étaient pas pour autant nécessairement moins merveilleuses ou moins poétiques. Le Kalevala présente les divinités et les génies de la nature de la vieille religion des Finnois et dépeint sur plusieurs générations les actes de ses personnages principaux au travail, au combat et en amour. Les thèmes en sont éternels : la passion et la mort, la puissance, l'or, la gloire. Deux peuples luttent l'un contre l'autre. Le peuple de Kaleva est dirigé par le solide vieux Väinämöinen, l'étrange héros du Kalevala dont la force ne réside pas dans les vertus guerrières mais dans la sagesse, l'art du chant et de la musique, et qui lorsqu'il s'amourache d'une jeune femme se ridiculise à l'instar d'un vieux professeur. Le chef de Pohjola est une femme inspirant la peur, Louhi, la maîtresse de Pohjola, la femme édentée de Pohja. Celle-ci a une fille très belle, perpétuellement convoitée, dont les prétendants se voient contraints d'exécuter des tâches quasi impossibles. L'une de ces tâches consiste à construire un Sampo. Le Sampo est la mythique colonne philosophale des Finnois, un moulin miraculeux produisant la prospérité. Une fois achevé, ce dernier fait l'objet de combats et finit par être brisé. Sur cette intrigue principale se greffent de nombreuses intrigues secondaires dont les personnages sont particulièrement vivants et captivants. Par moments le fil des événements se ralentit en de calmes étendues lyriques d'une délicate beauté tandis qu'à d'autres il se déchaîne en de vastes fresques turbulentes sur les grands événements de la vie, les fêtes, les noces et les funérailles.

Le Kalevala contient également 55 formules magiques et incantatoires en vertu desquelles certains mouvements ésotériques et anthroposophiques ultérieurs se sont montrés enclins à le tenir pour un livre sacré et magique.

La langue kalévalienne se caractérise par sa richesse et sa grande beauté. Pour le Finlandais, la lecture en est toujours un plaisir. Le Kalevala utilise 7835 mots différents. A titre comparatif, je rappellerai que l'Ancien Testament en contient quelque 8000, 25 pour cent n'y apparaissant il est vrai qu'en hapax soit une seule fois. Le Nouveau Testament comprend de

son côté 5000 mots différents. L'œuvre de Shakespeare contient par contre environ 20 000 mots différents, mais sa production totale était si colossale — en tout un million de mots — qu'elle ne pouvait que receler une abondance de nuances. John Milton de son côté s'en sort avec environ 8000 mots différents, soit autant que le Vieux Testament ou le Kalevala. Et si je peux encore vous importuner avec une donnée statistique, je constaterai que l'une des œuvres majeures d'Elias Lönnrot hormis la compilation du Kalevala, son dictionnaire finnois-suédois, demeure toujours le plus gros recueil de mots de la langue du peuple finnois et comprend plus de 200 000 mots-entrées.

Les moyens stylistiques du Kalevala sont l'allitération et le parallélisme. Voici ce qu'écrivit à ce propos le traducteur français du Kalevala, Jean-Louis Perret :

« Le mètre unique de la littérature populaire — épique, lyrique, proverbiale — est un vers composé de quatre trochées, formant huit syllabes. L'accent tonique tombe toujours sur la première syllabe des mots, et comme il prédomine sur l'accent métrique, la poésie finnoise échappe à la monotonie qui résulterait d'une versification plus stricte.

Voici, à titre d'illustration, les dix premiers vers du Kalevala :

Mieleni minun tekevi,
 Aivoni ajattelevi
 Lähteäni laulamahan,
 Saa'ani sanelemahan,
 Sukuvirttä suoltamahan,
 Lajivirttä laulamahan ;
 Sanat suussani sulavat,
 Puheet putoelevat,
 Kielelleni kerkiävät,
 Hampahilleni hajoovat.

La vieille poésie finnoise ignore la rime ; car, selon la métrique finnoise, les désinences des verbes et des mots ne comptent pas comme rimes. Elle exige par contre l'*allitération*, soit la présence dans chaque vers de deux ou plusieurs mots commençant par la même lettre. Comme notre rime, l'allitéra-

tion peut être riche ou pauvre. Elle n'est cependant pas constante, et l'on trouve de nombreux vers qui en sont dépourvus. Elle a exercé une influence considérable sur le choix des mots et des épithètes : c'est ainsi que Väinämöinen est « vaka », ferme et « vanha », vieux.

Mais le trait le plus curieux de cette poésie est le *parallélisme* : chaque pensée doit être répétée en terme différents dans deux ou plusieurs vers qui se suivent. L'emploi de ce procédé poétique propre à tous les peuples primitifs est constant, mais pas toujours très strict, dans le Kalevala. Il a contribué à donner à la poésie populaire finnoise son caractère imprécis, vague, qui frappe si vivement le lecteur étranger.

L'octosyllabe finnois se retrouve dans la poésie populaire des Esthoniens et des Mordvins ; il est sûrement très ancien et remonte beaucoup plus haut que le contenu des chants ; il est probable qu'il fut commun de toute antiquité aux peuplades finno-ougriennes du rameau ethnique ouralo-altaïque.

Il est difficile pour le Finlandais d'estimer dans quelle mesure les traductions parviennent à transmettre les valeurs esthétiques du Kalevala et de sa langue, sa musique. Je sais que certaines traductions sont fidèles mais laides, d'autres par contre belles mais peu fidèles. Mais ne s'agit-il pas là d'un trait habituel de toute littérature — qui s'applique d'ailleurs également à ce qu'il paraît aux autres domaines de la vie, par exemple à l'érotisme. En tout et pour tout, le Kalevala est traduit dans plus de quarante langues. A cet égard également c'est l'œuvre de la littérature finlandaise jouissant du plus grand succès. Des réimpressions sont continuellement éditées et de nouvelles traductions publiées. Le Kalevala paraît actuellement intéresser tout particulièrement les pays et les peuples extérieurs à l'Europe qui sont en train de s'éveiller au colportage, à l'organisation et à la publication de leur patrimoine populaire oral et sont en passe d'accéder par ce biais à la découverte et à la consolidation d'une certaine identité ethnique et nationale.

Le Kalevala s'achève avec l'évincement par la foi chrétienne des vieilles divinités. Jésus est baptisé roi de Carélie. Le vieux chef Väinämöinen s'en va alors furieux et dit :

Annappas ajan kulia,
päivän mennä, toisen tulla,
taas minua tarvitaan,
katsotahan, kaivatahan
uuen Sammon saattajaksi,
uuen soiton suorijaksi,
uuen kuun kulettajaksi,
uuen päivän päästäjäksi,
kun ei kuuta, aurinkoa
eikä ilmaista iloa.
Siitä vanha Väinämöinen
laskea karehtelevi
venehellä vaskisella,
kuutilla kuparisella
yläisihin maaemihin,
alaisihin taivosihin.

Sinne puuttui pursinensa,
venehinensä väsähtyi.
Jätti kantelon jälille,
soiton Suomelle sorean,
kansalle ilon ikuisen,
laulut suuret lapsillensa.

Attendez que le temps s'écoule,
Qu'un jour vienne, qu'un autre passe,
Et l'on aura besoin de moi,
Se mettra vite à ma recherche
Pour créer un nouveau Sampo,
Pour faire un nouveau kantélé,
Pour former une lune neuve,
Pour amener un soleil neuf
Quand lune et soleil s'enfuiront,
Que le monde sera sans joie !

Le ferme et vieux Väinämöinen
Cingla lentement vers le large
Avec son navire de cuivre,
Avec son beau canot d'airain
Jusques aux terres les plus hautes,
Jusques aux cieux les plus profonds.

C'est là qu'il amarra sa barque,
Qu'il suspendit sa longue course ;
Mais il laissait le kantélé,
La belle cithare aux Finnois,
La joie éternelle à son peuple,
Les chants fameux à ses enfants.
(Chant 50, vers 491 à 512)

Pour terminer, le poète présente encore ses excuses à l'auditeur pour l'abondance de son discours et déplore son ignorance — comme il me sied également de faire devant cette honorable assemblée. Et c'est ainsi que l'aède apprécie la portée de son œuvre :

Elkätte, hyvät imeiset,
tuota ouoksi otelko,
jos ma, lapsi, liioin lauloin,
pieni, pilpatin pahasti !
En ole opissa ollut,
käynyt mailla mahtimiesten,
saanut ulkoa sanoja,
loitompata lausehia.

Muut kaikki oli opissa,
mie en joutanut kotoa
emon ainoan avusta,
yksinäisen ympäriltä.
Piti oppia kotona,
oman aitan orren alla,
oman äitin värttinöillä

N'allez point, ô mes bons amis,
Eprouver de l'étonnement
Si j'ai chanté par trop longtemps.
Balbutié comme un bambin !
Je n'ai point fréquenté l'école,
Point visité de puissants maîtres,
Ni reçu les mots du dehors,
Les paroles d'endroits lointains.

Les autres ont fait des études,
Je n'ai pu quitter la maison
Où je devais aider ma mère,
Rester près de la solitaire ;
J'ai tout appris à la maison,
Sous la poutre de ma cabane,
Auprès du rouet de ma mère,

veikon veistoslastuisilla,
senki piennä, pikkaraisna,
paitaressuna pahaisna.

Vaan kuitenkin kaikitenki
la'un hiihin laulajoille,

la'un hiihin, latvan taitoin,
oksat karsin, tien osoitin.
Siitpä nyt tie menevi,
ura uusi urkenevi
laajemmille laulajoille,
runsahammille runoille
nuorisossa nousevassa,
kansassa kasuavassa.

Parmi les copeaux de mon frère,
Moi, pauvre petit garçonnet,
Méchant moutard en chemisette.

Mais cependant, quoi qu'il en soit,
Mes skis frayent la piste aux chan-
teurs ;

En passant j'ai marqué la route,
Brisé la pointe des rameaux ;
Maintenant la voie est tracée,
Un nouveau sentier se déroule
Devant les chanteurs plus illustres,
Les bardes plus riches en chants
Dans la jeunesse qui grandit,
Parmi la race adolescente.
(Chant 50, vers 593 à 620)

Tels sont en bref, Mesdames et Messieurs, le Kalevala et son récit. Il y aurait encore beaucoup à en dire, de même d'Elias Lönnrot, cet humble patriarche, ce rhapsode au sein des rhapsodes mort à l'âge de 82 ans dans le village même où il était né, grand homme honoré et vénéré de son peuple. Le moment est cependant venu pour moi de présenter mes plus vifs remerciements à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises pour l'insigne honneur qu'elle a bien voulu faire à la littérature finlandaise et au Kalevala par le biais de la présente séance, figurant ainsi parmi les premiers de l'étranger à célébrer avec toute la nation finlandaise le cent-cinquantième anniversaire du Kalevala. Qu'il me soit permis en outre d'exprimer ma reconnaissance personnelle pour l'inoubliable honneur et le profond plaisir qu'aura signifiés pour moi votre aimable invitation.

Académie luxembourgeoise

Allocution de M. Georges SION
le 27 novembre 1984 à Arlon

L'Académie luxembourgeoise célèbre en 1984 son cinquantième anniversaire. L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises désirait s'associer à ce jubilé. Elle a chargé son Secrétaire perpétuel de le lui dire.

Au moment de prendre la parole, j'ai envie de multiplier les mobiles qui m'incitaient à être près de vous aujourd'hui. Certes, je suis ici, si je puis dire, en aîné, puisque je vous apporte le salut très cordial et les vœux de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Celle-ci est née une douzaine d'années avant l'Académie luxembourgeoise et sait donc que la joie ressentie par une institution à cet âge est celle de la jeunesse et de la conscience heureusement associées.

Mais avant de revenir à cette solidarité que mes confrères et moi-même éprouvons pour vous tous, j'ai envie de rappeler que je suis ici en ami parce que nos rencontres ont été nombreuses et que des liens très anciens et très sûrs me lient à beaucoup d'entre vous. Ou encore de rappeler que je suis ici un peu en voisin parce que le pays de mon père, celui de très chers souvenirs familiaux, celui de mes jeunes vacances et de mes premières découvertes du monde, c'est Rochefort. Avant de rien savoir, je devinais déjà que c'était un lieu de suture et de rapprochement. Ma curiosité, mon impatience étaient un peu différentes, presque à mon insu, quand je parlais pour l'une ou l'autre de ces promenades qui me rendaient heureux. Si c'était la route de Dinant, j'allais vers des collines paisibles.

Si c'était la route de Saint-Hubert, je changeais de paysage avant même d'être sorti de ma ville. D'une part, vers des champs et des prés où campaient quelques bois ; d'autre part, vers des forêts que trouaient des champs et des prés.

Tout de même, je me perdais un peu dans les caprices d'une frontière provinciale qui, parfois, situait différemment des villages si proches et si pareils. Alors, un de mes oncles rochefortoises m'expliquait que si un gros problème administratif se posait (j'étais heureux en ce temps-là, car je ne savais pas encore ce que c'est), l'habitant d'un des villages irait s'expliquer à Namur et l'autre à Arlon.

Je ne m'étendrai pas sur ce voisinage dont j'ai tiré beaucoup de joies. Permettez-moi cependant de citer en outre des vacances à Marcour, des parents proches à Florenville, des amis très chers un peu partout de Villance à Neufchâteau, ou encore les années où j'ai vu renaître Orval en montant avec les brouettes de mortier dans les échafaudages qui paraissaient bouger au vent et dans lesquels allait pousser la tour de l'église abbatiale. Et je cite évidemment pour mémoire les réunions du Pont d'Oye et de la forêt proche, les pèlerinages sur les traces de Pétrarque ou de Chateaubriand, comme aussi cette forêt plus mystérieuse où la Rosalinde de *Comme il vous plaira* circule parmi les tigres et les oliviers. Je n'ai consenti à l'abandonner, cette forêt-là, que le jour où, près de Stratford, on m'a montré l'endroit d'une forêt d'Arden où avait joué un garnement nommé Shakespeare.

Ayant laissé parler un peu de ma mémoire et de mon cœur, je voudrais vous dire maintenant toutes les félicitations de notre Académie. Nous savons ce que vous êtes et nous suivons ce que vous faites. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que nous avons l'occasion de nous sentir, vous et nous, vraiment solidaires. Pour nous, l'Académie luxembourgeoise est le beau modèle d'une institution régionale qui renforce une solidarité sans devenir un cercle fermé. Croyez-moi, nous avons tous besoin — et peut-être plus que jamais — d'institutions qui sont strictes envers elles-mêmes et qui sauvegardent en même temps leur liberté.

Il est facile de plaisanter à propos des Académies parce que le seul adjectif qui les désigne spécifiquement est « académique » et que celui-ci a engendré (non, je ne dirai pas *généralisé* pour montrer que je suis de mon temps) le mot académisme. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entreprendre une justification des Académies : leur justification est d'ailleurs aussi vieille que l'ironie qui les brocarde et je me dis souvent qu'on ne s'occuperait pas autant d'elles si elles n'étaient rien. Nous savons tous, aussi, que certains systèmes asservissent les Académies quand ils asservissent la pensée. C'est un signe de leur importance. Nous qui avons jusqu'ici échappé à ces tragédies, nous pouvons proclamer bien haut qu'une Académie libre est toujours le signe d'une société libre.

Quand, en outre, une Académie comme la vôtre — et comme la nôtre — accepte ou même recherche la vraie respiration de toutes les diversités, elle démontre au moins qu'elle n'est ni une chapelle ni une secte. A une époque de terrorisme culturel, où l'on est si souvent sûr d'avoir raison seul avec quelques amis, il est plaisant de sentir qu'entre vous — comme entre nous — circule la fraîcheur de l'autonomie et de la liberté.

J'ai retrouvé dans les dossiers de mon prédécesseur Marcel Thiry une correspondance relative à une motion que vous aviez formulée il y a quinze ans : nous l'avions appuyée unanimement. Je suis convaincu que si les circonstances vous ramenaient des problèmes graves, nous agirions de même. Mais il ne faut pas souhaiter que naissent des problèmes graves pour le plaisir d'une solidarité. Cette solidarité, en tout cas, partage aujourd'hui votre joie.

C'est souvent une solidarité de présences, puisque les membres communs ont toujours existé entre nos deux maisons. C'est une solidarité d'amitiés. J'ai eu l'occasion déjà, voici peu d'années, de citer à Bruxelles certains qui, parmi vous, étaient pour vous et pour moi des amis très chers. Je ne les citerai pas aujourd'hui, car dans une circonstance comme celle-ci, c'est à vous que j'apporte ce message qui vient du cœur.

Je pense à celle qui vous a créés, à ceux qui vous ont animés, à vos publications, au caractère pluridisciplinaire qui est

vosre richesse et vosre caractère, à tant de chemins de la terre ou de l'esprit qui nous ont rapprochés. Si chaque année de l'homme vaut sept ou huit années pour un chien dont le cœur bat sept ou huit fois plus vite, les institutions, au contraire, respirent plus large que l'homme et prennent leur temps pour grandir. Cinquante ans, c'est donc la jeunesse. L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises vous félicite de cette jeunesse et fait des vœux pour votre avenir. J'ai été particulièrement heureux, croyez-moi, d'avoir eu la plaisante mission de venir vous le dire. Merci.

Hommage à Willy Bal

par André GOOSSE

Le 22 novembre 1984, notre confrère Willy Bal a reçu quatre volumes de Mélanges qui lui ont été offerts à l'occasion de son éméritat. A la cérémonie, qui était présidée par Mgr Massaux, recteur de l'Université catholique de Louvain, assistaient de très nombreux amis, parmi lesquels plusieurs membres de notre Académie. Au nom de ses collègues, notre confrère André Goosse a prononcé l'allocution que nous reproduisons ci-dessous.

Cher Collègue, lorsqu'on m'a demandé de dessiner votre portrait, à l'occasion de cette manifestation amicale, la chose qui m'est venue d'abord à l'esprit, veuillez m'en excuser, est que vous avez été dans votre jeunesse un *guindailleur* de première force. Je devrais donc, ou j'aurais dû, m'inspirer des qualités mêmes de mon modèle...

Mais peut-être faut-il que je donne quelques éclaircissements si je veux éviter que votre réputation ne soit ternie dès le début d'un discours qui a un autre but que les *guindailles* où vous avez excellé. La *guindaille* à Louvain, ce n'était pas simplement le culte rendu avec intempérance à Bacchus ou à Gambrinus, c'était un exercice littéraire, dans lequel on faisait le portrait, en prose ou en vers, en français ou en wallon, d'un condisciple ou d'un professeur. On appréciait, naturellement, les caricatures plus que les apologies. Et c'est de votre éloquence que j'aurais voulu m'inspirer, et non de votre verve satirique.

De cet épisode de votre jeunesse, je peux tirer une observation de portée plus générale. C'est la précocité de vos talents.

Vous avez été un poète dès l'adolescence et vous aviez à peine dix-sept ans quand vos premiers vers dialectaux ont été imprimés, par ces éditions Rex, si prometteuses et qui ont si mal tourné par la suite.

C'est la même année que Jean Haust vous a demandé, pour le futur *Atlas linguistique de la Wallonie*, de remplir un questionnaire concernant le patois de Jamioulx. Vous avez été ainsi le plus jeune des informateurs de tout l'atlas wallon.

Et c'est cette année aussi, à 17 ans, que vous êtes entré en philologie romane à Louvain. Vous étiez licencié quatre ans plus tard, à vingt et un ans, ce qui n'est pas banal. Ce qui l'est moins encore, c'est que, tout juste douze mois après, vous présentiez votre thèse de doctorat à un jury émerveillé, puisqu'il joignit ses félicitations à la mention la plus haute. Vous n'aviez pas encore vingt-deux ans !

Le deuxième trait qui saute aux yeux, c'est la variété de vos dons et de vos intérêts. Vous êtes de ceux dont on dit qu'ils ont plusieurs cordes à leur arc. Drôle d'image, en vérité : je ne connais que des arcs à une corde. Comme vous êtes poète, on pourrait rajeunir l'expression : vous avez plusieurs cordes à votre lyre, ou même, tant elles sont nombreuses, à votre harpe.

La première corde, celle du cœur, c'est votre œuvre en wallon. N'étant pas — au contraire de vous — un critique littéraire, je ne vais pas essayer de la commenter. Je dirai seulement qu'elle confirme à merveille les pages admirables que vous avez publiées en 1958 sous le titre *Dialecte et poésie* et que je n'ai pas oubliées plus de 25 ans après ; il est vrai que je les ai souvent relues.

Le dialecte, il apparaît aussi dans votre œuvre de critique littéraire : dès 1936 (à vingt ans !), vous tenez une *Chronique des lettres dialectales*. Il est illustré mieux encore par votre œuvre proprement dialectologique. Mieux encore : ne croyez pas que j'établisse une hiérarchie, et que je trouve le *Lexique du parler de Jamioulx* supérieur au *Solia dès leûs*. Mais ce lexique a répandu le nom de votre village bien au-delà des limites de la Wallonie : grâce à vous, Jamioulx est cité quasi à toutes les pages du grand dictionnaire de Wartburg, est connu de tous ceux qui s'occupent de dialectologie romane.

Vous ne considérez pas seulement le lexique : votre thèse de doctorat concerne aussi la grammaire, l'anthroponymie, la toponymie. Ce sont tous les aspects de la vie populaire qui vous intéressent, sans négliger le folklore.

Mais votre horizon ne s'arrête pas au pays de Charleroi (même si vous le préférez), voire à la Wallonie. Vous publiez des études sur divers écrivains de langue française : sur Ramuz, sur Pourrat, eux aussi des auteurs bien enracinés dans leur terroir, sur Péguy, dont vous êtes si proche, etc.

Lorsque vous êtes nommé à l'Université Lovanium, l'horizon recule encore : vous annexe la linguistique africaine, et vous creusez tout particulièrement le problème des relations entre les langues locales et les langues européennes, surtout le portugais et le français. Vos publications sont importantes, mais plus encore le stimulant que vous apportez et qui a son efficacité bien au-delà des limites du Zaïre. Que ne vous doit pas ce gros *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique* que vous avez eu la joie de voir paraître l'an dernier ?

Quand vous revenez à Louvain, vous y enseignez (outre la littérature wallonne et la structure du français) le portugais, la grammaire comparée des langues romanes, la linguistique générale. Quel éventail ! et je suis sûr d'avoir oublié quelque chose !

Ce n'est guère qu'à des linguistes de la vieille école allemande que l'on peut vous comparer, et d'abord par votre polyglottisme. Quelles langues ne parlez-vous pas ? N'avez-vous pas en outre la particularité assez rare d'être capable de vous exprimer dans deux patois wallons différents ?

L'étendue de votre curiosité est symbolisée par les *Mélanges* qui vont vous être remis : quatre volumes ne l'épuisent pas. Et ils réunissent des chercheurs de Belgique, de France, du Québec, de la Côte-d'Ivoire, du Portugal, du Brésil, d'Argentine, d'Allemagne, de Pologne, d'Afrique du Sud, et des études sur des sujets très variés.

Ce ne sont pas seulement vos champs d'activités qui sont divers, ce sont aussi les méthodes mises en œuvre. Vous êtes ouvert aux tendances nouvelles, mais il ne s'agit pas de suivre la mode : vous n'accordez pas crédit à n'importe quelle nou-

veauté ; vous ne croyez pas que le neuf détruit l'ancien ; vous ne considérez pas qu'il faut être obscur pour être profond.

Je n'ai pas tout dit encore, mais le pourrais-je ? Vous n'êtes pas un universitaire qui s'enferme dans l'université, et vous vous adressez volontiers à d'autres publics ; on vous a vu naguère en arbitre à la télévision... Vous n'êtes pas un savant qui s'enferme dans la science : j'espère que je ne choquerai pas cette digne assemblée en disant que vous êtes un mari attentif, un père de famille nombreuse et que la vie agricole n'est pas seulement pour vous l'objet d'études lexicales.

Mais il y a un autre aspect, public celui-là, que je ne dois pas omettre ; outre votre rôle dans divers organismes nationaux ou internationaux, vous avez été deux fois doyen, à Lovanium et à Louvain, vice-président du conseil académique à Louvain. Vous êtes un poète, c'est entendu, mais non un doux rêveur ; rappelez-vous, chers collègues de philologie romane, le spectacle impressionnant auquel nous assistions aux réunions du groupe quand nos deux habiles tacticiens, Joseph Hanse et Willy Bal, défendaient des positions opposées.

Deux mots encore pour caractériser votre personnalité : sympathie et fidélité.

Sympathie sans frontières : de votre séjour en Afrique, vous avez gardé un vif intérêt, non seulement pour les phénomènes linguistiques africains, mais aussi pour les Africains eux-mêmes. Sympathie pour ceux que l'on appelle, d'une façon plus ou moins paternaliste, les humbles. Mais le paternalisme n'est sûrement pas votre fait. Ce n'est pas de haut en bas que vous regardez les réalités populaires ; vous considérez l'homme du peuple d'égal à égal. Vous êtes un démocrate en actes et pas un démocrate en discours.

Fidélité : fidélité à Jamioux, où vous êtes rentré comme au bercail, les séjours ailleurs n'ayant été que des parenthèses. Fidélité à la terre et à la nature : j'ai même cru voir votre nom sur une liste électorale parmi les écologistes, mais la nouvelle était sans doute prématurée, et vous avez pensé qu'il y avait d'autres moyens que la politique pour soutenir les idées qui vous sont chères. Fidélité à la Wallonie, qui a tant besoin d'être défendue par des opiniâtres comme vous.

Monseigneur, chers Collègues, Mesdames, Messieurs, que l'on permette à un lexicologue de terminer comme il a commencé : par une pédanterie lexicologique.

Le mot *panégyrique* est chargé parfois d'une nuance péjorative : éloge outré, emphatique. Je revendique pourtant le mot pour une double raison : c'est un discours à la louange d'une personne illustre, et, étymologiquement, d'abord une assemblée générale, une réunion de tout le peuple. Cher Collègue, vous pouvez constater comme moi qu'ils sont nombreux, ceux qui, de notre Faculté et d'ailleurs, ont voulu témoigner leur sympathie et leur admiration pour une personnalité si riche que je n'ai pu qu'en esquisser le portrait. Au nom de tous, bravo et merci !

André GOOSSE.

Chronique

Séances mensuelles

Réunie en séance mensuelle le 8 septembre, l'Académie a étudié les problèmes posés par son statut dans la Communauté française de Belgique. Elle a également revu la liste des prix qu'elle attribuera en 1984 selon les fondations qui lui ont été confiées.

Au cours de sa séance mensuelle du 10 octobre, l'Académie a entendu une communication de M. Roland Mortier : *Modernité de Diderot*. Ce très beau texte, devant paraître dans une revue étrangère qui l'a commandé, ne paraît pas dans ce Bulletin.

L'Académie a donné son appui, sous des formes diverses, à plusieurs initiatives ou manifestations : une séance littéraire finlandaise, une réunion consacrée à Albert Camus pour le 25^e anniversaire de sa mort, une fondation Ianchelevici, une fondation Adolphe Hardy.

L'Académie a décerné pour la première fois le Prix André Praga, créé par M^{me} Jacqueline Van Praag-Chantraine en souvenir de son mari, André Van Praag, qui avait publié plusieurs œuvres parmi lesquelles des pièces jouées dans différents pays. Le premier Prix André Praga a été attribué à M^{me} Liliane Wouters pour *La salle des profs*.

Enfin, l'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition proposées par la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

La séance mensuelle du 10 novembre a permis à l'Académie d'entendre une communication de M. Willy Bal qui présentait l'*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. C'est un sujet qui intéresse évidemment tous ceux qui œuvrent dans et pour la francophonie. Le texte en est publié dans ce Bulletin.

L'Académie a attribué le Prix Alix Charlier-Anciaux à M. Jacques Crickillon pour l'ensemble de son œuvre. Elle a décidé aussi de quelques aides à l'édition pour le Fonds National de la Littérature.

La séance mensuelle du 8 décembre a été l'occasion pour l'Académie d'avoir un échange de vues privilégié avec M. Philippe Jones sur le Musée d'Art moderne récemment inauguré.

L'Académie a attribué pour la première fois le Prix Jean Kobs, récemment créé par les amis du prêtre-poète, à M. Jacques Biebuyck pour son recueil *Veiller jusqu'à l'aurore*. Elle a décerné également le Prix Sander Pierron à M^{me} Nadine Monfils pour son roman *La Velue*.

Séances publiques

Le 15 décembre l'Académie a organisé, dans l'auditorium des Musées royaux des Beaux-Arts, sa traditionnelle séance de fin d'année. Elle avait désiré que cette séance exceptionnelle fût un grand prélude aux diverses manifestations qui s'accumuleront en 1985 pour le centième anniversaire de la mort de Victor Hugo.

On entendit successivement MM. Jean Tordeur et Raymond Trousson pour l'Académie, et M. Alain Decaux qui nous apportait la présence confraternelle de l'Académie française. Les trois discours sont publiés dans cette livraison.

Belgique-Finlande

La Finlande va célébrer le 150^e anniversaire d'un livre essentiel de sa culture. Elle souhaitait en souligner l'importance par une séance publique en langue française au Palais des Académies.

M. Karlehto, ambassadeur de Finlande à Bruxelles, et l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises ont donc organisé ensemble, dans l'auditorium du Palais, une matinée littéraire qui réunissait, le 1^{er} décembre à 11 heures, des ambassadeurs amis, de nombreux écrivains et un public attentif, sur le thème *Le Kalevala ou la mémoire d'un peuple*.

M. Georges Sion a accueilli les auditeurs au nom de l'Académie. M. Kalervo Siikala a parlé du chef-d'œuvre légendaire. Les deux discours sont publiés ici.

Divers

Le 27 octobre, l'Académie luxembourgeoise fêtait à Arlon ses cinquante ans. M. Georges Sion y a pris la parole pour lui apporter les vœux amicaux de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Le texte en est publié ici.

Le 22 novembre 1984, une manifestation d'hommage à Willy Bal à l'occasion de son éméritat, M. André Goosse a pris la parole en collègue de l'Université catholique de Louvain certes, mais aussi en confrère de l'Académie. Son allocution paraît dans ce Bulletin.

* * *

Le « Conseil international des départements d'études françaises du dialogue des cultures » (CIDEF) s'est réuni à Québec du 9 au 13 juillet. Il a choisi notre confrère Robert Mallet comme président d'honneur et a élu notre confrère Willy Bal comme premier vice-président.

L'Académie se réjouit d'être ainsi présente dans un organisme de coopération universitaire qui travaille à l'échelon mondial, dans le domaine des études françaises — langue, littérature, civilisation —, au dialogue des cultures. Organisme totalement autonome, il collabore étroitement avec l'« Association des Universités partiellement ou entièrement de langue française » (AUPELF).

M. Roland Mortier a été élu en juillet *Corresponding Fellow of the British Academy* et il a reçu en septembre la Médaille d'argent de la Ville de Paris. Signalons aussi que notre confrère a été appelé au nouveau directoire de l'Édition intégrale des Œuvres de Diderot.

Table des matières

TOME LXII - ANNÉE 1984

CEUX QUI NOUS QUITTENT

Robert Goffin	127
Maurice Delbouille	227

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 DÉCEMBRE 1984

HOMMAGE À VICTOR HUGO

M. Jean Tordeur : <i>Hugo, poète oublié ?</i>	229
M. Raymond Trousson : <i>Hugo et le « roi Voltaire »</i> .	240
M. Alain Decaux, de l'Académie française : <i>Hugo et la Belgique</i>	257

COMMUNICATIONS

LE BORINAGE DE 1925 À 1935. UN PAYSAGE INTELLECTUEL OUBLIÉ. Communication de M. Pierre Ruelle à la séance mensuelle du 10 mars 1984	52
200 ANS. UN BEL ÂGE POUR FIGARO MARIÉ. Communication de M. Georges Sion à la séance mensuelle du 9 juin 1984	130
PRÉSENTATION DE <i>L'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire</i> . Communication de M. Willy Bal à la séance mensuelle du 10 novembre 1984	267

ETUDES

EDMOND VANDERCAMMEN OU L'ARCHITECTURE DU CACHÉ (essai d'analyse sémantique), par M. Jan RUBES	5 et 142
LES ÉCRIVAINS BELGES ET WAGNER, par M. Robert O. J. VAN NUFFEL	70
UNE INTRODUCTION À LA POÉSIE DE SAINT-JOHN PERSE, par M. André VANDEGANS	183

DIVERS

LE SOUVENIR D'HUBERT KRAINS par M. Marcel LOBET ..	210
LE KALEVALA OU LA MÉMOIRE D'UN PEUPLE	
Matinée littéraire du 1 ^{er} décembre 1984	
Allocution de M. Georges Sion	284
Discours de M. Kalervo Siikala	288
L'ACADÉMIE LUXEMBOURGEOISE A 50 ANS	
Allocution de M. Georges Sion	302
HOMMAGE À WILLY BAL par M. André GOOSSE	306

CHRONIQUES

Séances mensuelles de l'Académie. Divers. ..	114, 214 et 311
Catalogue des ouvrages publiés	115, 215 et 316

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

Nouveautés :

Jan RUBES
*Edmond Vandercammen ou
l'architecture du caché
(Essai d'analyse sémantique)* 91 pp. 150 FB

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964..... 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel,

- Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christoffer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Valotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 x 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume..... 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968..... 250,—
- ANGELET Christian — *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961..... 240,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978..... 450,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949..... 300,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 et 1980..... 600,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
- Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958..... 300,—
- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966..... 300,—
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968..... 420,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972..... 450,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. i br. in-8° de 36 p. — 1968..... 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939. 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967. 300,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 350,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956..... 400,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Âme des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952..... 270,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931..... 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). II. Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948..... 600,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959..... 160,—
- CHÂTELAIN Françoise. — *Une Revue: Durendal. 1894-1919*. 1 vol. in-8° de 90 p. — 1983 150,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard 80,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958..... 200,—
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 ... 150,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 300,—

DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . 1 vol. 14 x 20 de 237 p. — 1963.....	300,—
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957.....	600,—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 x 20 de 292 p. — 1958.....	350,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . I. <i>Cassandre</i> . 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965.....	360,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . II. <i>De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965.....	450,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . III. <i>Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959.....	540,—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 126 p. — 1936.....	150,—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938.....	200,—
DUBOIS Jacques — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963.....	300,—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 x 20 de 170 p. — 1957.....	220,—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 187 p. — 1951.....	270,—
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 x 20 de 64 p. — 1963.....	100,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956.....	400,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959.....	200,—
HALLIN-BERTIN Dominique. — <i>Le fantastique dans l'œuvre en prose de Marcel Thiry</i> . 1 vol. in-8° de 226 p. — 1981.....	360,—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e</i> (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941.....	300,—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 167 p. — 1942.....	200,—
« <i>La Jeune Belgique</i> » (et « <i>La Jeune revue littéraire</i> »). <i>Tables générales des matières</i> , par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964.....	200,—
JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — <i>Correspondance</i> (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972.....	360,—

- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol. in-8°, 425 p. + 358 p., 1973..... 750,—
- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruchs. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p..... 480,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952..... 420,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943..... 180,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*. 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972..... 210,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974..... 420,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978..... 600,—
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973..... 390,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962..... 360,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p..... 300,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939..... 150,—
- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975. 450,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932..... 420,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962..... 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933.... 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959..... 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954..... 300,—

RENCHON Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive. Tome I : La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales.</i> 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969	300,—
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation.</i> 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969	360,—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 x 20 de 212 p. — 1957	300,—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain.</i> 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953. Réédition en 1981	320,—
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête.</i> Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p.	450,—
SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée.</i> Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962	540,—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète,</i> publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 x 20 de 132 p. — 1960	180,—
SKENAZI Cynthia. — <i>Marie Gevers et la nature,</i> 1 vol. in-8° de 260 p. — 1983	450,—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966	240,—
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or.</i> 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970	400,—
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon.</i> 1 vol. in-8° de 170 pp. — 1980	300,—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne.</i> 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943	300,—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon.</i> Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 241 p. — 1935	300,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier.</i> 1 vol. 14 x 20 de 162 p. — 1961	240,—
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits.</i> Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 x 20 de 184 p. — 1969	200,—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898).</i> 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935	140,—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage.</i> 1 vol. 14 x 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970	300,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore.</i> 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960	360,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	95,—

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949.....	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941.....	300,—
WYNANT Marc. — <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1978.....	250,—

Livres épuisés

- BAYOT Alphonse : *Le Poème moral*.
- BRUCHER Roger : *Maurice Maeterlinck, l'œuvre et son audience*. (bibliographie).
- COMPÈRE Gaston : *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*.
- DONEUX Guy : *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme*.
- DOUTREPONT Georges : *La littérature et les médecins en France*.
- ÉTIENNE Servais : *Les Sources de « Bug-Jargal »*.
- FRANÇOIS Simone : *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus).
- GILSOUL Robert : *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*.
- GUILLAUME Jean : *La poésie de Van Lerberghe*.
- GUILLAUME Jean : *« Les Chimères » de Nerval*.
- HANSE Joseph : *Charles De Coster*.
- HOUSSA Nicole : *Le souci de l'expression chez Colette*.
- LEJEUNE Rita : *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*.
- LEMONNIER Camille : *Paysages de Belgique*.
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*.
- REMACLE Louis : *Le parler de La Gleize*.
- SOSSET LL. : *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*.
- VANWELKENHUYZEN Gustave : *L'influence du naturalisme français en Belgique*.
- VIVIER Robert : *L'originalité de Baudelaire*.
- WILMOTTE Maurice : *Les origines du Roman en France*.

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.